



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio SS.
Trinitatis Patrum Societatis JESU
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

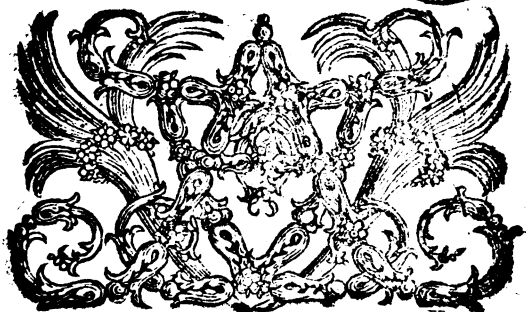


MER CURE GALANT

DEDIE' A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN

NOVEMBRE 16



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY, rue
Merciere, au Mercure Galant.

M. DC. LXXXVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

 *E S repetitions de l'Opera ,
de Messieurs le Quay & la
Croix , qui se font en cette
Ville quatre fois la Semaine ;
font assez connoître à ceux qui les voyent
qu'il n'y a aucune difference de leur
Opera à celui de Paris , & il est à pre-
sent en état d'estre représenté , ainsi
vous advertirez vos amis à'y venir en
grands nombres puisqu'il ny a plus de
remises , vous admirerez les Acteurs &
Actrices & les Danseurs, où il ne se peut
rien voir de plus beau & de plus ma-
gnifique tant pour la propreté des ha-
bits que des Décorations & l'on ne pou-
voit s'imaginer que l'on eût pu voir en
Province un Opera si bien executé.*



LIVRES NOUVEAUX
du Mois Novembre 1687.

Almanach de Milan pour l'Année 1688. 20. f.

Almanach de Liege pour l'Année 1688. 15. fols..

Connoissance des temps pour l'Année 1688. 20. f.

Recueil des pieces de l'Academie, & Discours prononcez à la representation des Lettres de provision de Monsieur le Chancelier, in 12. 15. f.

Relation de l'Inquisition de Goa, revu corrigé & augmenté de plusieurs Chapitre, avec plusieurs figures en taille douce, in 12. 40. f.

Meditations pour tous les Jours de l'Année sur les Evangiles de chaque Semaine, ouvrage tres-utile non-seulement aux personnes Religieuses, & à celles qui cherchent Dieu dans le monde, mais aussi aux Predicateurs, & particulièrement aux Curez par Messieurs de Port Royal, 12. 5. v. 7. l. 10. f.

L'Attrition suffisante pour la remission des Pechez dans le Sacrement de



T A B L E.

P

Relude.

*Ce qui s'est passé dans l'Academie
de Villefranche, à la reception
de Monsieur l'Abbe Baudry,
avec le Discours qu'il a pro-
noncé.*

7

*Plaintes des Palatines contre la
Mode, Dialogue,*

14

*Réponse d'une Demoiselle à
qui on conseille d'aimer, Stan-
ces.*

31

*Réponses aux Reflexions & Doutes
del' Anonime, sur l'âge de qua-
tre cens ans de Louis Gal-
do.*

60

Nouvelles de ~~amant~~.

*Traduction de la Fable du Papil-
lon, & de l'Abeille, du Pere
Comire.*

70

T A B L E.

Entrée de Monsieur le Marquis de Dangeau à Tours.	76
Baptême du Fils de Monsieur le Comte de Lobkovic.	79
Morts.	81
Feste donnée par Monsieur le Mar- quis du Tremblay.	95
Institution de deux nouvelles Classes , faite par le Roy dans le College de Bordeaux.	97
Lettre en Vers.	98
Histoire.	104
Journal du Voyage des Amba- sadeurs de Siam , depuis Brest jusques au Cap de Bonne-Espe- rance, avec ce qui s'est passé pen- dant le séjour qu'ils ont fait au Cap.	120
Particularitez touchant le Cap de Bonne-Espérance.	147
Lettre des Ambassadeurs , écrite dudit Cap à M. Torf.	149
Benefices donnez par le Roy.	161

T A B L E.

<i>Monsieur Dumont est pourvû de la Charge d'Ecuyer du Roy, vacante, par la mort de Monsieur le Comte de Clermont - Tonnerre.</i>	162
<i>Autres Morts.</i>	163
<i>Méprise faite le mois passé touchant un Panegyrique du Roy, prononcé à Perigueux.</i>	164
<i>Nouvelles Pieces de Claveffin, de M. le Begue.</i>	165
<i>Etat des affaires des Venitiens, & de l'Empereur contre les Turcs, avec une description de la Ville d'Athenes.</i>	165
<i>Ce qui s'est passé à l'ouverture du Parlement, & à celle des Audiences.</i>	180
<i>Opera d'Achille & de Polixene.</i>	183
<i>Liste des Chevaliers de Malthe, qui ont esté tuez, & blessez au Siege de Castelnovo.</i>	189

T A B L E.

D istribution des Benefices vacants, aux Cardinaux de la derniere promotion.	193
Cloches tenuës par Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine.	194
Affaires d'Alger.	195
Noms de ceux qui ont expliqué les Enigmes.	196
Enigmes.	199
Estat des affaires des Turcs.	203
Mariage de Monsieur le Comte de Tonnerre.	208
Conclusion.	210

Fin de la Table.

M E R C.



MERCURE GALAN



NOVEMBRE 1687.



E ne vous ay point
parlé , Madame , de
ce qui s'est passé à
Fontainebleau pen-
dant le séjour qu'y a fait Sa
Majesté. Les affaires & les di-
vertissemens occupent ordi-
nairement toutes les Cours ,
& celle de France estant la plus
nombreuse , la plus magnifi-

Novembre 1687.

A

que, & la plus galante, on peut dire que tous les honnestes plaisirs ne la suivent pas seulement partout, mais aussi qu'elle les fait naître dans tous les lieux où elle se trouve. A l'égard des affaires, celles d'un grand Royaume sont toujours en assez grand nombre, & assez de consequence pour occuper entierement le Prince qui le gouverne; mais il y a plus aujourd'huy. Le haut point de gloire où le Roy a mis la France, & où il s'est mis luy-mesme, fait qu'il est incessamment appliqué pour le Repos de l'Europe, & pour y maintenir la Paix qu'il a bien voulu luy procurer. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que de tant de grandes affaires, qu'il régle dans les differens Conseils qu'il tient

tous les jours, aucune ne devient publique, tant le secret est religieusement gardé par les Ministres ; & c'est pour cette raison que je ne vous ay rien mandé de Fontainebleau. D'ailleurs vous sçavez, Madame, que je ne parle jamais de ce qui regarde l'Estat, qu'après les événemens, ne voulant point me mêler de deviner comme beaucoup d'autres qui y réussissent assez mal. J'avouë que j'aurois pû vous dire quelque chose des divertissemens que l'on a pris, mais je ne vous en auroit rien appris de nouveau, en vous disant qu'il a eu alternativement Comedie Francoise, & Italienne, differens Concerts, & differens Jeux dans les Appartemens, ainsi diverses Chasses aux environs

de cette Maison Royale. Le Roy a pris quelquefois ce plaisir, ce qui fait voir la santé parfaite dont ce Monarque jouit, puis qu'il faut de la vigueur pour cet exercice. Quoy qu'il n'ait eu nul attachement pour tous les autres plaisirs, il n'a pas laissé de se montrer à quelques-uns, mais seulement autant qu'il estoit besoin pour les faire prendre à ceux de sa Cour. Ce Prince a donné beaucoup de temps pour écouter les Commissaires qui ont esté de sa part dans toutes les Provinces du Royaume, pour le soulagement des Peuples. Il les a ouïs dans son Conseil, & les a entretenus en particulier, c'est tout ce que je puis vous en dire presentement, & c'est beaucoup.

Comme Madame la Dauphi-

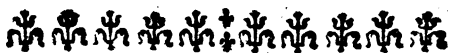
ne aime extrêmement la Musique, & qu'elle s'y connoist parfaitement plusieurs Musiciens ont travaillé pour la divertir sur de petits Ouvrages en maniere d'*Opera* & ces Ouvrages se sont trouvez remplis de beaucoup de choses agreables, tant pour la Musique que pour les Vers. Cette Princesse estant d'une pieté exemplaire, qui l'engage à faire souvent ses Devotions, le Pere Frey, Jesuite Allemand, fut appelle pour la confesser à la Feste de tous les Saints. Lors qu'il entra chez Madame la Dauphine, on ne le vit pas plutôt qu'on luy demanda comment il se portoit, & il répondit que sa santé ne s'estoit jamais trouvée meilleure. Cependant il fut attaqué d'Apoplexie en commençant à parler à cette Prin-

cesse, qui le soutient elle mesme pour l'empêcher de tomber. Il en mourut quatre heures après. Une mort si prompte & si imprevuë au milieu de la Cour, y peut estre aussi utile, que les plus pressant Sermons, à ceux qui ne pensent point qu'il faut mourir.

La quantité de matiere qui a remply mes dernieres Lettres, ne m'a point laissé trouver de place pour vous parler de ce qui se fit le jour de Saint Louis, dans l'Academie de Ville franche en Beaujolois. Cette Compagnie receut dans son Corps un nouvel Academicien. Ce fut Monsieur l'Abbé Baudry, Prieur de S. Thibau, Pasteur tres-zelé, & homme d'un grand merite. Son Remerciement que allez lire vous convaincra de son éloquence; & si vous vous

GALANT. 7

souvenez de divers ouvrages de Poësie que je vous ay envoyez de sa façon dans plusieurs de mes Lettres , vous demeurerez d'accord que c'est avec raison qu'on le tient aussi bon Poëte que grand Orateur.



REMERCIEMENT
A Messieurs de l'Academie
de Villefranche.

MESSIEURS.

N'attendez pas de moy un Remerciement digne de la grace que vous me faites ; il faudroit que j'eusse receu vos talens avec vos bienfaits, & qu'en me donnant une place dans vostre Academie , vous m'eussiez fait part de vostre éloquen-

A 4

8 MERCURE

ce. J'aurois du moins la consolation de vous payer en belles paroles : mais je me sens si éloigné de cet avantage , que j'ay peur que mon Remercement ne soit une preuve de mon insuffisance , & que les mesmes termes qui vous doivent marquer ma reconnaissance , ne vous fassent connoître mon incapacité.

L'honneur que vous m'avez fait, me donneroit sans doute une joye parfaite , si elle n'estoit troublée par la crainte que j'ay de ne pouvoir répondre à vostre choix , car sçachant bien que c'est un coup de la Fortune , & non pas un effet de mon mérite , j'ay sujet d'apprehender que son caprice ne traverse le bonheur mesme , qu'elle a fait naistre , & que mon élévation ne serve enfin qu'à rendre ma chute & plus lourde , & plus honteuse.

Mais il sera , peut-estre , Mes-

GALANT. 9

fleurs de cette grace, comme de celles du Ciel; qui font des changemens merveilleux dans les sujets les plus rebelles, & qui savent éclairer les aveugles. C'est ce qui me fait croire, qu'étant au milieu de tant de lumières, je seray pénétré de quelques-uns de vos rayons, & que ne pouvant imiter vos admirables génies, les exemples que j'auray tous les jours devant les yeux, m'exciteront du moins à les suivre.

Tout le monde sçait, Messieurs, que vostre Assemblée n'est composée que de personnes choisies, parmi lesquelles les vertus n'excellent pas moins que les Sciences, & que c'est une Ecole sacrée où l'on apprend également à vivre selon Dieu, & à parler selon les hommes. On y voit des Ecclesiastiques qui ajoutent tous les jours aux preuves qu'ils ont faites de leur Noblesse, de celles de leurs Ver-

A 5

*tus. On y remarque des Jurisconsultes consommés, & des Juges incorruptibles, qui entre les Loix, dont ils sont les interpretes & les Depositaires, s'en font une dene, se jamais démentir du serment qu'ils ont fait à Dieu, de la fidelité qu'ils ont vouée au Prince, & de la iustice qu'il doiuent au Peuple. On y trouve de ces hommes rares, qui montrent par leurs Ouvrages qu'il est des muses Cava-
 lieres, qui ont l'art de joindre les Lauriers de Mars avec ceux d'Apollon, & qui font l'alliance des Armes & des Lettres. C'est ce qui fait paroistre la beauté de ce celebre Corps, qui par l'agreable diversité des Genies qui le composent, forme une harmonie admirable & un concert charmant, semblable à celuy de la Nature, dont les Estres differens n'ont qu'une mesme fin, qui est la gloire de leur divin Auteur, &*

s'accordent, pour ainsi dire, dans leur propre discordance pour luy faire un sacrifice des qualitez qui les distinguent. Ne semble-t-il pas, Messieurs, que LOUIS LE GRAND ait fait vostre Etablissement sur ce modelle, & que ces sublimes Esprits qui remplissent vostre Academie, conspirent tous à faire son Tableau, & s'étudient à y appliquer des couleurs différentes, à proportion de la diversité de ses belles actions & de ses belles vertus éclatantes?

En effet, Messieurs, vostre sçavante Compagnie ne fournit-elle pas à Sa Maïesté des suiets capables de faire le recit fidelle de ses Conquestes? Ne luy donne-t-elle pas des personnes distinguées dans l'Eglise, pour publier son zele & sa pieté? Ne luy presente-t-elle pas des Magistrats qui font valoir ses Loix & ses Ordonnances? Vous avez parmi

vous, Messieurs, d'habiles Historiens qui travaillent à immortaliser ses merveilles par leurs Ecrits, & l'on peut dire que vos Plumes & vos Langues sont entièrement consacrées à la gloire du plus sage & du plus grand Prince de l'Univers.

Quel éloge ne merite point Monseigneur l'Archevesque de Lyon, cet illustre Prelat dont la naissance & le merite en ont fait une des plus solides colonnes de l'Eglise? C'est le Chef precieux qui donne le mouvement à ce Corps admirable, & qui par l'influence de sa vertu, qu'il luy communique, fait qu'il ne produit rien que de noble, & qui ne soit digne de la grandeur de son sujet.

Ne croyez pas, Messieurs, que ie pretende icy faire vostre Panegyrique, ny le sien, vos Ouvrages font tous les jours cet office, & il ne sort rien de vos mains qui m'exprime

mieux ce que vous estes, & ce que vous valez, que toute l'éloquencé des Orateurs.

Si ie prends la liberté de dire quelque chose à vostre avantage, c'est mon devoir qui m'y oblige, c'est le respect qui m'y engage, c'est la verité qui me dicte ces paroles, & qui me contraint de rendre le témoignage que tout homme d'honneur doit au vray merite.

Je voudrois bien qu'une autre occasion que celle d'un Remercement, me pust donner lieu de joindre quelques effets à mes foibles paroles, vous verriez des marques particulieres d'une reconnoissance extrême, & ie vous ferois reconnoistre que de toutes les choses du monde qui m'interessent, il n'en est point qui me touche plus sensiblement que vostre gloire, à laquelle j'avoue, Messieurs, que ie ne puis contribuer que par mes respects & par mes obéissances.

14 MERCURE

La Mode a toujours esté traitée de bizarre, & la plupart des choses n'ayant cours en France qu'autant qu'elle les soutient, il ne faut pas s'étonner des plaintes que l'on fait contre elle dans le Dialogue qui suit.



PLAINTES DES PALATINES *contre la Mode.*

LA MODE.

C'EST donc une résolution prise que vostre sortie du Royaume, & vous voulez quitter le plus beau Pays du monde, pour aller chercher un établissement ailleurs ?

GALANT. 15

LA PALATINE.

Je ne dispute point si la France est le plus beau Pays du monde ; ce que je soutiens, c'est qu'il y a tres-peu de fond à faire sur vostre amitié.

LA MODE.

Quelle brusquerie, & que je la trouve injuste ! Vostre faveur a duré près de dix ans, n'est-ce pas beaucoup ?

LA PALATINE.

Voilà qui est fort consolant.

LA MODE.

Consolant ! bien d'autres s'en consoleroient, témoin les Juste-au corps, qui se sont vus si fort caressés des Dames, & dont la bonne fortune cessa tout d'un coup.

LA PALATINE.

Aussi je ne sçay pas ou vous aviez l'esprit de permettre ces

16 M E R C U R E

usage. Il estoit du dernier ridicule de voir un mesme hâbit commun aux deux Sexes.

LA MODE.

N'usons point, je vous prie, de ces odieux reproches, vous n'y trouveriez pas vostre compte. Rien n'est ridicule de ce qui peut avoir ma protection, de mesme que tout devient dégoûtant si-tost que je la retire.

LA PALATINE.

Cela est bon pour ces ajustemens fardez, que vous introduisez si mal à propos dans la galanterie. Pour ce qui est de moy, la difference est toute entiere.

LA MODE.

A ce que je voy, vous ne manquez pas de bonne opinion de vous-mesme.

LA PALATINE.

Je ne crois pas donner dans

une vaine complaisance , que de m'imaginer que je suis d'une naissance plus relevée , & d'un plus grand secours aux Dames que tout ce petit peuple d'ornemens inutiles que vous soutenez si fort.

LA MODE.

Vous voilà furieusement entestée de la noblesse de vostre Famille.

LA PALATINE.

Pas trop , ce me semble , puis qu'il est certain que ma race est des plus anciennes. Elle a rendu des services fort considérables , & c'est ce qui l'a toujours élevée aux premières dignitez.

LA MODE.

Quelle grosse troupe de vanteries.

LA PALATINE.

Vous ne pouvez pas igno-

rer que je suis de la tres-illustre Famille des Fourrures, choisies dès la naissance du monde pour revestir le premier des Mortels. Plusieurs siècles se passèrent sans que l'on reconnust d'autres vestement que les nôtres; c'est ce que vous ne pouvez contredire.

L A M O D E.

A ce compte, vous voilà bien élevée au dessus des étoffes.

L A P A L A T I N E.

Il n'y a point de comparaison.

L A M O D E.

Qui vous l'a dit ?

L A P A L A T I N E.

Plutarque, qui assure dans ses discours de table, que les Peuples de toutes les parties du monde, avant l'usage des étoffes, s'habiloient de peaux : ce

que Tacite marque aussi en parlant des Allemands , & Properce l'assure des Romains.

LA MODE.

Vous vous piquez donc aussi de bel esprit ?

LA PALATINE.

Je ne dis que ce que j'ay trouvé dans les Titres honorables de nostre Famille , & ce que j'ay appris dans une infinité de Ruelles , de Cercles & d'Assemblées , où j'ay assisté depuis dix ans.

LA MODE.

Quand ce ne seroit que d'en avoir tant appris , vous devriez estre contente de vostre fortune ; mais enfin vos Ancestres furent contraints de déchoir de leur élévation ?

LA PALATINE.

Point du tout , ils ont soutenu

16 MERCURE

leur gloire sans aucune interruption depuis la naissance du monde jusqu'à present.

LA MODE.

.. Cela est fort glorieux pour vous.

LA PALATINE.

Ne vous en raillez point Les Empereurs, & les Rois , dès les premiers siècles prirent l'Hermine pour l'ornement de leur Pourpre & de leurs Manteaux, ce qui fut permis depuis aux Souverains , aux Princes , & aux Ducs.

LA MODE.

.. Je l'avouë , mais n'est-ce point dégénérer que d'estre au service des Suposts de l'Université & des Medecins ?

LA PALATINE.

Le merite de la Science l'égale aux premieres dignitez

ainsi bien loin de nous en faire un reproche, on nous en fait un honneur. Les anciens Philosophes Indiens alloient en public couverts de peaux de Cerf & de Daim; à présent même la Justice respecte les Fourures, qui servent aussi de distinction aux Princes, & à plusieurs autres Membres de l'Eglise.

LA MODE.

Les Dames n'auront-elles rien ?

LA PALATINE.

Autrefois les Veuves portoient pendant les premiers quarante jours de leur deuil, des robes noires bordées d'Hermines, ce que plusieurs observent encore aujourd'hui. Je dis plus, il n'y a qu'un siècle que cette pratique estoit presque inviolable à tou-

tes les Femmes & à toutes les Filles.

LA MODE.

Cependant hors certaines Dignitez qui ont retenu les Fourures, vous devez convenir qu'on ne vous considere plus.

LA PALATINE.

Je n'en conviens point. Aujourd'huy que les etoffes ont une si grande faveur, le luxe n'a pas encore tellement seduit les hommes, qu'il ne s'entrouve une grande partie qui se reveste de peaux.

LA MODE.

Par exemple.

LA PALATINE.

Les Septentrionaux pour la plupart, les Moscovites, les Hongrois les Polonois, les Tartares, les Transilvains, & une infinité d'autres.

GALANT.

23

LA MODE.

Tous ces avantages de vos parens n'empeschent pas vôtre disgrâce.

LA PALATINE.

Je l'avouë, quoy qu'au pis aller j'aye un grand recours aux Manchons ; qui sont les Chefs de nostre branche de cette façon, il y a peu de personnes qui se puissent passer de nous, soit que nous soyons Palatines ou Manchons.

LA MODE.

C'est le meilleur party que vous puissiez prendre pour faire plaisir aux Fichus.

LA PALATINE.

Qu'ils ont bon air, vos Fichus ! Que les Dames sont jolies avec un tel ornement !

LA MODE.

Plus que vous ne voulez

croire. Il est vray que leur couleur avec une maniere de lisiere ne plaisoit pas d'abord. A present on en est plus content depuis que j'ay trouvée le moyen d'ajôter une legere broderie aux extremitez.

LA PALATINE.

Vos broderies n'ont rien de comparable à nostre beauté , parce qu'estant belles sans fard, nous ne sommes point alterées par l'artifice.

LA M O D E.

On ne vous accordera pas facilement cette perfection , & mesme il y a de grandes plaintes contre vous.

LA PALATINE.

Tout au plus , de quelques precieuses pour qui vous avez eustrop de complaisance , & qui sont la cause de mon exil.

LA

LA MODE.

Ce n'est point moy, il y a plus de cinq ans qu'on se plaint de la grosse dépense que vous obligez de faire.

LA PALATINE.

Voilà justement une des raisons ridicules qu'aportoit il y a huit jours une de vos Precieuses, criant à sa Suivante: *Mannon, que ze ne voye plus icy de Palatine, elle m'essauße telop, me salit la gorge; & coute beaucoup. Apolte-moy mon Fissu.*

LA MODE.

Et de la taille, vous n'en dites rien?

LA PALATINE.

Je n'en pourrois rien dire qui ne fust à la confusion des Dames. Si quelques-unes perdent avec moy fort peu de leur agrément, une infinité

Novembre 1687.

B

26 M E R C U R E

d'autres me sont redevables du bon air qu'elles ont, outre que la modestie est dans mes intérêts. Avec tout cela depuis que je n'ay plus pour elles le charme de la nouveauté, elles ont recours à de vains pretextes d'épargne & de propreté pour trouver de faux-fuyans, afin de couvrir leur legereté ou leur ingratitude.

L A M O D E.

Ne craignez-vous point de vous perdre tout-à-fait en outrageant le beau Sexe, dont vous avez encore besoin ?

L A P A L A T I N E.

J'avouë que les Dames ont un grand pouvoir pour mettre en credit tout ce qu'elles favorisent. Elles donnent le poids à la nouveauté, mais en échange, n'est-ce pas à ce Sexe que l'on

est redevable de la furieuse légèreté qui domine par tout; en France principalement; qui est le lieu où se déploie l'Etendart de l'inconstance, & qui inspire ce mauvais exemple à tout le reste de l'Europe.

LA MODE.

Ce reproche m'attaque principalement, & n'est que l'effet de vostre chagrin.

LA PALATINE.

Puis que vous sentez ce que je viens de dire, que n'en profitez-vous? Arrêtez cette démangeaison prodigieuse de changer. Les habits qui estoient hier du bon goût, sont aujourd'hui du vieux monde. Ce ne sont ny les taches ny le long usage, ny le mal entendu, mais la seule mode qui les fait rejeter. On se laisse aller à la vanité

qui préfere la foye , quoy que ce ne soit que l'excrement d'une Chenille aux precieuses Fourures qui font l'Ouvrage mesme du Souverain de tous les Estres.

L A M O D E.

Courage , pauvre Palatine, vous chantez comme le Cigne mourant.

L A P A L A T I N E.

Nous rentrerons en grace plutôt que vous ne croyez. La chaleur que nous apportons, rend nostre retour necessaire. Nous adoucissons la peau, nous deffendons les Dames contre les fluxions inseparables de l'hyver ; c'est enfin par nostre secours que le sang s'entretient dans une heureuse tranquillité qui rend les esprits toujours purs, qui reluisant sur le visage

luy inspirent des traits plus fins,
& luy donnent un vermeil ad-
mirable.

LA MODE.

Cependant il ne paroît pas
que l'on soit persuadé de tous
ces avantages. Souvenez-vous
que lors que j'entrepris de vous
produire au monde, j'eus be-
soin de toute la bonté d'une
grande Princesse. Elle vous don-
na son nom, vous parûtes alors
ce que vous n'estiez pas, & à
présent que l'on a changé de
sentiment, je ne voy guere de
retour pour vous.

LA PALATINE.

Erreur toute pure ! l'on se de-
sabusera bien-tôt pour peu que
vous vouliez me secourir. Re-
petez cent fois aux Dames de
France que lors qu'elles me mi-
rêr en vogue, ce fut pour bannir
les mouchoirs de cou à jour qui

ne s'accōmodoient guere avec la pudeur. Dites leurs que ces Fichus ne couvrent que mollement , & à demy , que je suis propre à leur rendre de plus grands services ; & que si elles ont un cœur genereux , elles sont obligées de se souvenir qu'étant pour la pluspart femmes ou filles de Heros, elles doivent se faire un honneur de me reprendre, puisque je represente assez bien , les dépouilles & les Victoires remportées par ces demy-Dieux , sous la conduite du plus grand de tous les Rois du monde.

Je vous envoie de tres-jolis Vers, dont l'Autheur ne m'est point connu ie ne sçay pourquoy il cache son nom, puis qu'ils sont si bien tournez qu'il n'y a personne qui ne deust faire gloire de les avouër.



RESPONSE
d'une Demoiselle à qui on
conseille d'aimer.

STANCES.

JE voudrois aimer à mon tour,
Je suivrois vos conseils, heureuse de
m'y rendre,
Si l'on avoit autant de plaisir en
Amour,
Qu'on a de peine à s'en défendre.



On résout aisément une ieune Beauté
A souffrir des Amans qui tâche à luy
plaire,

Et toute la difficulté. (faire.)
N'est que sur le choix qu'il faut



Nous laissons toucher nostre cœur,

B 4

Il ne faut pas trop nous contraindre :

*Ce n'est pas l'Amour qui fait peur ,
Mais les Amans qui sont à craindre.*

*Si nous faisons des mécontents ,
Ils sont la cause de leurs peines ;
Et s'il n'estoit point d'inconstans ,
Il ne seroit point d'inhumaines.*



Quand soumis à nos pieds vous venez nous flatter

*D'une seure & pleine Victoire ,
Quel plaisir de vous écouter !*

Quel chagrin de n'oser vous croire !



*A peine sommes-nous d'accord ,
Que vos vœux inconstans viennent
troubler la Feste ;*

*Vous ne pouvez aimer que jusqu'à
la conquête ,*

*Nous voulons par malheur aimer
jusqu'à la mort.*



*Ne nous blâmez donc point d'estre
pour vous trop fieres ,*

*C'est vous qui nous y contreignez ,
Nous souffrons toujours les pre-
mieres*

*Les rigueurs dont vous vous plai-
gnez*



*D'un nouvel Amant qui soupire
D'Abord on se trouve assez bien.
Mais le meilleur ne vaut plus rien
Dés qu'il a tout ce qu'il desire.*



*C'est ainsi que j'ay veu trahir.
La ieune Amarillis , & la credule
Aminthe ;*

*Guerissez-moy de cette crainte ,
A l'amour aussi-tost ie consens d'o-
beïr.*

*Je vous parleray dans ma Let-
tre du mois d'Avril del'âge de*

B s

400. cens ans de Louis Galdo , qui avoit passé à Venise quelques mois auparavant , & qui avoit presque aussi tost disparu de peur d'y estre arresté. Cela donna lieu au sçavant M. de Comiers de parler de ceux qui ont vécu un tres-grand nombre d'années , des moyens de vivre long-temps , & de la Medecine universelle. Il fit là-dessus les trois curieux Traitez que je vous ay envoyez & donna à la fin son secret d'une Medecine universelle , qui non seulement receut de tres-grands applaudissemens , mais à laquelle j'ay appris qu'on a travaillé en France & chez plusieurs Princes de l'Europe. Vn Anomine a fait des Reflexions sur ces Discours , & comme je vous envoie tout ce qui se fait de curieux, sans pré-

dre party, je vous ay fait part de ces Reflexions, c'est par la même raison que je vous envoie aujourd'huy ce que Monsieur de Comiers y a répondu.



R E S P O N S E

Aux Reflexions & Doutes de l'Anonyme, sur l'âge de quatre cens ans de LOUIS GALDO.

LA Medecine Universelle pour rajeunir & prolonger la Vie pendant plusieurs siècles, est une chose si importante à tous les hommes, que je me sens obligé de guerir les Doutes que les Reflexions de l'Anonyme peuvent avoir fait naître dans l'esprit du Public. C'est pourquoy je dois y répondre en peu.

B 6.

de mots , & article par article à la maniere du Cardinal d'Offat.

L'Anonime demande des preuves authentiques de l'âge de quatre cens ans de Louïs Galdo, dont a parlé la Gazette de Hollande du Jeudy 3. Avril 1687. & se fondant sur un passage mal expliqué du 3. verset du chapitre 6. de la Genese, il dit que lorsque les Historiens ont fait mention des hommes, qui après le Deluge ont vescu plus de six-vingts-ans, ils n'ont fait les années que de trois mois.

Je souhaiterois avec luy pouvoir donner des preuves de l'âge de quatre cens ans de Louis Galdo, aussi authentiques que celles de Sem, d'Arphaxad, de Salé, d'Heber, & autres, que la Sainte Ecriture en la Genese chap. 11. dit avoir vescu.

après le Deluge; ſçavoir Sem, 504. ans, Arphaxad 358. Salé 433. Heber 464. &c. toutes leurs années eſtant auſſi longue que les noſtres, & composées de douze mois; ce que je pretens juſtifier par le calcul meſme que Moÿſe en a fait dans la Genèſe chap. 6. dans l'Histoire du Deluge. Je voudrois encore pour la ſatisfaëtiõ de l'Anonime, que Louis Galdo euſt donné par écrit des preuves de ſon âge de 400. ans, auſſi incontestables que celles que le Censeur donna à l'Empereur Claude, de l'âge de cent cinquante ans de Titus Fullonius de Bologne, ou auſſi fortes que celles que j'ay données de l'âge de l'Anglois Thomas Par, qui naquit en 1483. & avoit cent cinquante-deux ans lors qu'il fut preſenté à Charles I. Roy d'Angleterre, le 9. Octobre 1635. & qui mourut le 24. Novembre de la même année, & en

moins de demi-heure , sans qu'il eust senty auparavant aucune douleur qui le menaçast de sa fin ; on des preuves aussi indubitables que celles que deux Historiens modernes sçavoir Ferdinand Castanede au 8. liv. & Pierre Maffée au 11. liv. de leur Histoire de Portugal , ont données d'un noble Indien , qui rajeunit par trois fois pendant les trois cens quarante ans qu'il vécut. Cette Histoire est tres-authentique , puis que Mendoza nous assure in Viridario , au 4. liv. problème 17. que plusieurs Iesuitès ont veu , connu & parlé à cet Indien trois fois rajeuny , ce qu'ils ont attesté par leurs Lettres. On ne peut aussi mettre en doute ce que Monsieur Rudbeck , Professeur en l'Université d'Upsal , dit dans son Atlantica , que dans ce Siecle on a veu & verifié , qu'en Suede un homme avoit vécu cent

cinquante-six ans, & un autre deux cens quarante, qui avoit vû jusqu'à la septième generation. Je souhaiterois enfin aussi que par un Edit du Roy tous les Curez fissent un rapport bien verifié du grand âge de plusieurs de ses Sujets.

2. L'Anonyme dit que ce Louïs Galdo, qui a fait voir à Venise son portrait fait par le Titien, est peut-estre un homme tres-ressemblant à ce portrait, ou que ce portrait est d'un Pinceau de quelque Moderne, qui a étudié la maniere du Titien.

Cette possibilité d'un peut estre, n'est pas suffisante pour donner un démenty à plusieurs Sçavans, témoins oculaires à Venise, qui auroient jugé si ce Portrait est d'un Moderne, & cette supposition n'auroit pas donné lieu à Louis Galdo de disparoistre de

la mesme Ville. On ne doit non plus considerer ce que l'Anonime dit, qu'un imposteur voulut abuser les peuples par sa ressemblance avec leur Roy ; car il entend parler de Dom Sebastien de Portugal, qu'on avoit crû pery en Afrique dans la Bataille contre les Maures. Ce Dom Sebastien ne passe pour usurpateur de la qualité de Roy, que parmy ceux qui l'en voulurent priver pour usurper son Royaume.

L'Anonime n'ose nier ouvertement que nos premiers Peres ont vécu pendant plusieurs siècles, mais il doute que leurs années fussent aussi longues que les nostres, & dit que cette discussion demanderoit un juste volume.

Je reduit ce juste volume de discussion en peu de lignes tirées de la Genese, pour démontrer que les an-

nées des Patriarches étoient composées de douze mois, & aussi longues que les nostres. Moÿse qui a fait l'Histoire du Deluge, dit dans la Genese chapitre 7. v. 11. que le Deluge commença le 17. jour du second mois de la 600. année de l'âge de de Noë; & au v. 24. que les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours; & au chap. 8. v. 3. qu'après cent cinquante jours les eaux commencerent à diminuer; & au 4. verset, que le 27. jour du septième mois, l'Arche de Noë s'arresta sur les montagnes d'armenie, & que le premier iour du dixième mois les sommets des hautes montagnes commencerent à paroistre, & que quarante iours après qui estoit par consequent le 10. iour du onzième mois, Noë envoya le Corbeau, & après luy la Colombe, pour le premiere fois, & encore sept iours après

pour la seconde fois, ce qui estoit par consequent au 24. iour du onzième mois, & qu'il attendit encore sept iours, ce qui est un iour après les douze mois qui firent l'année entière. C'est pourquoy Moÿse conclut dans le mesme chapitre 8. v. 13. que le premier iour du premier mois de l'année 601. de Noë, la surface de la terre parut seche, ce qui arriva en l'année du monde 1657. d'où ie conclus aussi sans autre discussion, que c'est un article de foy que les années des Patriarches étoient aussi longues que les nostres, & composées de douze mois.

L'Anonime dir, que la vie des Patriarches n'estoit longue, qu'afin de peupler la terre en accomplissant le Precepte, *Croissez & multipliez*, qu'il assure estre le Commandement du Sauveur, & que la brieveté de nos jours n'a esté causée

que par la corruption de nostre esprit devenu chair.

Il n'y a que les Patripatiani qui puissent s'imaginer que le Sauveur du monde ait fait le Commandement de croistre & de multiplier; car ce Commandement fut fait à Adam & à Noé, comme il est porté dans l'ancien Testament en la Genese chap. 1. v. 25. & reiteré à Noé & à ses Enfants en sortant de l'Arche comme on lit en la Genese chapitre 8. v. 17. & le Sauveur n'a parlé que dans le Nouveaux Testament. Cela est si vray, que S. Paul écrivant aux Hebreux, emploie d'abord les termes suivans: Dieu ayant parlé autrefois à nos Peres en diverses occasions, & en diverses manieres par les Prophetes, nous a parlé en ces derniers temps par son Fils. Quand à ce qu'il dit que la brieveté de nos jours n'a esté causée

que par la corruption de nostre esprit qui est devenu chair, il nous doit expliquer comment l'esprit des hommes devenu chair depuis le Deluge, & comment le spirituel est devenu materiel, pour faire ensuite, selon ce qu'il dit que tout l'homme devienne promptement mortel.

L'Anonyme pour nier que Louïs Galdo ait déjà vescu quatre cens ans, dit que les Patriarches ont vescu bien long-temps, parce que Dieu leur avoit donné une plus grande quantité d'humide radical; qu'Adam a esté créé de Dieu avec un temperament parfait & que ses enfans le receurent de luy comme un heritage précieux qui fut conservé à leur posterité; & qu'ainsi elle a diminué peu à peu.

Si ce raisonnement estoit bon,

Adam auroit plus vescu qu'aucun de ses descendans , ce qui n'est pas, puis que la Sainte Ecriture dans la Genese chap. 5. vers. 5. nous apprend qu'Adam n'a vescu que neuf cens trente ans , & dans le vers. 20. elle dit que Jared mourut âgé de 962. ans , & par consequent âgée de trente-deux ans plus qu'Adam, & au mesme chap. vers. 27. elle dit que Mathusalem qui mourut en l'année 1656. du monde, & au premier mois de l'année du Deluge en a vescu neuf cens soixante-neuf qui sont trente-neuf ans , plus qu'Adam mesme. Et Noë qui mourut trois cens cinquante ans après le Deluge , âgé de neuf cens cinquante & un an , a vescu vingt ans plus qu'Adam.

L'Anonime dit que la vie des Patriarches estoit tres-longue, parce que la terre produisoit des alimens d'un meilleur suc ,

dautant, dit-il, que les eaux du Deluge, & le débordement de la Mer, n'avoient pas encore corrompu ses entrailles, que l'air estoit bien plus pur qu'à present; que les influences du Ciel estoient plus douces, & les Astres plus obligeans.

C'est à luy à prouver que les Alimens fussent de meilleur suc avant le Deluge, puis qu'au contraire la Sainte Ecriture nous dit dans la Genese, chap. 3. v. 17. que Dieu jetant Adam hors du Paradis Terrestre, maudit la Terre dans le travail des Hommes, & ordonna qu'elle ne produiroit qu'épines & chardons: Maledicta terra in opere tuo spinas & tribulos germinabit tibi, & bien loin que les eaux du Deluge ayent corrompu les entrailles de la terre, c'est par les pluyes qu'elle devient fertile estant aydée de la

chaleur du Soleil , témoin encore l'inondation du Nil à laquelle l'Egypte doit sa grande fertilité , & le ris qui est un tres-bon aliment ne croit que dans des parterres d'eau. Bien que depuis trente cinq ans je ne suis pas novice *Astronome-Philisien*, il me fera plaisir de démontrer que les *Astres* estoient plus obligeant avant le *Deluge* ; que l'air estoit bien plus pur , & qu'il y a d'autres influences sur la Terre que la chaleur du Soleil & le pressement de la Lune sur nostre *Atmosphere*, & il me souvient que *Salomon* qui dans le *Livre de la Sagesse* chap. 7. vers. 20. dit , que Dieu luy a donné la véritable science de toutes choses , ne parle point d'*Astrologie* ny d'influence des *Astres*, mais seulement que Dieu luy a appris la disposition des *Astres* & leur mouvement qui est la science *Astronomique*.

L'Anonyme employe mal le decret que Dieu prononça en l'année du monde 1536.120.ans avant le deluge contre tous les Habitans de la terre en ces termes, dans la Genese chap. 3. v. 3. que la vie des hommes ne seroit plus que de six-vingts ans.

Dieu ne prononça ce decret, de lebo hominem quem creavi, à facië terræ, que pour marquer que dans six-vingts ans pendant lesquels Noé fit l'Arche, il feroit perir par les eaux du deluge toute la méchante Generation provenüe du mariage des Enfans de Dieu, avec les Filles des Hommes; c'est à dire des des aînez qui étant separez du reste hommes, & consacrez à Dieu, sans connoître Pere ny Mere, comme fut depuis Melchisedech pour offrir continuellement des Sacrifices à Dieu, rompirent leur Celibat, & firent

rent cesser le Service Divin ; & comme par la corruption les meilleures choses deviennent les pires , corruptio optimi pessima , les Enfans de cette perverse Generation furent des Geans en l'énormité de leurs crimes ; Noë estant resté le seul juste avec sa Famille. Ainsi cette menaçante restriction de la vie des hommes à six-vingts ans, de mesme que les quarante iours accordez à Ninive ne se doit entendre que du temps que Dieu accordoit aux hommes pour se reconnoître & pour rentrer en grace avec luy par la Penitence.

J'ay lû autrefois dans la Cronologie de Funccius le mesme sentiment dans les termes suivans. Hoc anno mundi 1536. incipiunt illi centum & viginti anni, quos Deus dedi mundo pro tempore resipiscentiæ.

Sur le décret de six-vingts ans
Novemb. 1687. C

avoit esté fait contre les hommes qui devoient vivre après le Deluge, il auroit esté bien-tost démenty parce que est écrit dans le 11. chap. de la Genèse, où Moïse dit que Sem Fils de Noé, vescu quatre cens deux ans après le Deluge, car il auroit vescu 282. ans au delà des six-vingts ans portez par le decret de Dieu. Il dit encore qu' Arphaxad qui naquit deux ans après le Deluge vescu trois cens trente-huit ans, ce qui feroit deux cens dix-huit ans au delà des six-vingts portez par le decret de Dieu.

Que si l'Anonime veut encore soutenir que bien qu'il soit porté par la Sainte Ecriture que ces années estoient égales aux nôtres, & composées de douze mois, elles n'estoient pourtant (comme il dit) que de trois mois, je luy apposeray que Moïse dans le douzième Verset du

mesme Chapitre 4. assure qu'Arphaxad en l'âge de trente - cinq ans eût son fils Salé, & des trente-cinq ans à trois mois l'année en ostant trois ans pour les neuf mois de la grossesse de sa femme, il ne resteroit que trente deux ans composez de trois mois, qui ne feroient que huit de nos années, & par consequent Arphaxad en sa huitième année auroit engendré son fils Salé,

Moyse dit encore dans le mesme Chapitre 4. que Salé vécut quatre cens trente-trois ans, & qu'en sa trentième année, il avoit eu son fils Heber. C'est pourquoy si ces trente années n'estoient que de trois mois chacune, en ayant osté trois ans pour les neuf mois de la grossesse de la mere d'Heber, il ne resteroit que vingt-sept ans de trois mois chacun, qui ne feroient que six ans & neuf mois des nostres, tellement que Salé avant

sa septième année auroit engendré son fils Heber.

Moyse ajoute que Heber vescu quatre cens soixante & quatre ans, ce qui est trois cens quarante-quatre ans au delà du decret de Dieu de six-vingts ans ; & qu'il avoit eu son Fils Phaleg en sa trente & unième année qui seroit avant la huitième des nostres.

Moyse au vingt - quatrième vers. du mesme Chapitre, dit que Nachor âgé de vingt-neuf ans eut son Fils Phuré. C'est pourquoy si ces années n'estoient que de trois mois, de vingt-neuf en ostant trois ans pour les neuf mois de la grossesse de la Mere de Phuré, Nachor l'auroit engendré en la vingt-sixième de ces années-là de trois mois chacune, ce qui seroit à l'âge de six ans & demy des nostres.

Enfin, si Dieu par ce decret po-

ſitif avoit fixé à ſix-vingts ans la longueur de la vie des hommes d'après le Deluge, il auroit encore eſté dementy par la plus longue vie de pluſieurs millions d'hommes. Il ſuffit d'employer les cent cinquante ans de la vie de Titus Fullonius, ſous l'Empereur Claude, les cent quarante ans de Galien le Medecin, les trois cens quarante de l'Indien trois fois rajenny; les cens cinquante & cent cinquante-ſix ans des deux Suédois du commencement de ce Siecle; & enfin les cent cinquante-deux ans de l'Anglois Thomas Par, qui mourut en 1635,

L'Anonyme employe le 10. verſ. du 89. Pſeume, dans lequel David ne donne que ſoixante & dix ans à la vie ordinaire des hommes, ajoûtant que ſi celle des plus robuſtes va juſques à quatre-vingts ans, &

au delà , ce n'est que pour augmenter leurs peines & leurs douleurs , *Dies annorum nostrorum septuaginta anni , si autem in potentatibus octoginta anni & amplius , eorum labor & dolor.*

Si Dieu avoit fait son decret de six-vingts ans pour les hommes d'après le Deluge , David de son autorité auroit abregé la vie des hommes en la fixant pour l'ordinaire à soixante & dix ans , & à quatre-vingt , si ce n'est que son amplius , c'est à dire , son & plus , s'entende pour plusieurs Siecles.

David moralise dans ce Pseaume , & n'a pas pretendu faire un article de Foy , outre qu'il a dit luy-mesme que tout homme est menteur , dans le Credidi. D'ailleurs si ce que dit David que la vie des hommes n'est que de soixante & dix , ou quatre-vingts ans , estoit un Arrest.

il auroit esté violé par un million d'hommes, par Titus Pullonius, qui vescu cent cinquante ans du temps de l'Empereur Claude, comme je l'ay déjà dit, par Galien, grand Medecin Dogmatique, qui vescu cent quarante ans, iouissant iouïours d'une parfaite santé sans aucune incommodité de la vieillesse; par Thomas. Par Anglois qui vescu cent cinquante. deux ans sans aucune maladie ny douleur qu'une heure avant sa mort qui arriva le 24. Novembre 1635. Et outre un million d'autres, par Monsieur le Maistre Bourgeois de Paris, qui mourut au mois de Fevrier 1683. âge de cent dix huit ans, se portant encore fort bien quelques jours avant sa mort.

L'Anonyme s' imagine que la Medecine estoit dans son premier lustre. Il devroit appuyer.

ce qu'il avance de quelque probabilité, car voicy une preuve contraire. Adam estant né pour estre immortel, n'avoit pas besoin de l'Art de la Medecine ; aussi Dieu ne luy enseigna pas le nom ny la vertu des Plantes, mais seulement le nom des Oiseaux, des Animaux & des Bestes de la Terre ; & Dieu pour remede souverain à tous les maux, avoit planté l'Arbre de Vie au milieu du Paradis de volupté. Ainsi Adam n'auroit pas eu besoin de l'Art des Medecins s'il n'eust esté chassé du Paradis Terrestre, & si son entrée n'eust esté deffendue par le glaive de feu d'un Cherubin, de peur, comme dit Dieu dans la Genese, chap. 3. vers. 22. qu'en mangeant du fruit de l'Arbre de vie il ne devinst immortel ; ne forte sumat de ligno vitæ, & comedat, & vivat in æternum, ce qui est une preuve

incontestable que par des choses naturelles on peut prolonger sa vie pendant une longue suite de Siècles. De plus, si Adam avoit reçu de Dieu l'Art de la Medecine, il seroit venu par tradition à la connoissance du Peuple d'Israël, ce qui n'est pas, puisque Salomon dans son Livre de la Sagesse au chap. 3. nous assure que Dieu luy avoit donné la science des vertus des Racines, virtutes radicum.

L'Anonyme; ajoute que tout ce que peuvent faire l'Art & la Medecine, c'est de ménager le principe de vie; & non pas de le produire de nouveau, les alimens ne repatant jamais ce qui se perd, de mesme, ajoute-t-il, que l'eau rend le vin plus foible en l'augmentant.

Si le suc des alimens l'affoiblit comme l'eau affoiblit le vin, qu'il ne

mange plus. Ajouter de l'eau au vin n'est pas ajouter du vin au vin, & & puisqno. la nature change l'eau en vin, & seulement par la chaleur, en embarrassant la matiere des rayons du Soleil, & les fixant avec l'eau, estant filtrée à travers des pores du sep de la vigne. pourquoy la nature de l'homme ne pourra-t-elle pas changer une partie du suc des alimens, & en produire de nouveau le principe de vie, puisque par le mariage on produit avec l'Enfant ce mesme principe de vie ? Cette réponse est sans réplique.

Je pourrois rapporter icy le témoignage du R. P. Claude d'Abbeville Capucin, dans son Histoire de la Mission en l'Isle de Maragnan au Bresil, imprimée à Paris à la Bible d'or en l'année 1614. Ce bon Père nous assure dans le chap. 23. qu'au Village de Coyicup on baptisa

Sou-Ovassou-Ac , qui signifie en leur Langue , Cerf-cornu , déjà âgé de 160. ans. Et au chap. 44. il assure avoir vu plusieurs de ces Indiens Occidentaux dans cette Isle de Maragnan , âgez de 180. ans, & il remarque à ce propos que Ioada Pontife a vescu 130. ans , Mardochee 150. & que S. Simeon à l'âge de 120. ans fut crucifié. On lit que la Sibille Cumana vescu plus de trois cens ans. Il raporte aussi que Jean de Stamp on des Temps âgé de 361. an , mourut l'an 1140. du temps de Godfroy premier. Il dit encore que les Vieillards de Maragnan à l'age de 200. ans n'ont presque point de poils blancs & ne deviennent point chauves.

Enfin nonobstant les reflexions & les doutes de l'Anonime , Louis Galdo demeurera âgé de quatre cens ans , puis qu'on peut ménager , aug-

menter & renouveler nostre humide radical par les raisons que je viens de marquer, & par tout ce que j'ay dit & rapporté dans les trois parties de ma Lettre concernant la Medecine Universelle, où ie renvoyé le Lecteur. Je le prie de me pardonner la longueur de ma réponse. Je l'aurois faite plus courte, si i'en avois eu le temps, & si la perte de ma vue ne m'imposoit pas la necessité de me servir d'un Scribe.

COMIERS D'AMBRUN,
Prevost de Ternant.

Les François sont en possession de vaincre par tout, & les avantages que les dernières Nouvelles receuës de Canada, nous apprennent qu'ils ont remportez sur la Nation la plus ennemie des Algonquins, & des autres Sauvages qui vivent

sous la protection de la France, en font une preuve glorieuse. Le Canada est un grand Pays de l'Amerique Septentrionale, & comme les François, qui commencerent à le découvrir en 1504. en occupent la plus grande partie, & qu'ils y ont différentes Colonies, on luy a donné le nom de Nouvelle France. Jean Verrazan, Florentin, prit possession de ce Pays au nom de François I. en 1525. & ayant esté surpris quelque temps après par les Sauvages, ils le mangerent, la coutume de la plupart de ces Nations estant de manger la chair de leurs Ennemis qui ont esté pris en Guerre. Jacques Quartier, de S. Malo, soumit ces mesmes Terres en 1534, mais les François ayant negligé ces Naviga-

tions , n'y retournerent qu'à l'occasion de la Floride ; qui est un autre Pays de la même Amérique Septentrionale , située sur le Golphe de Mexique. Il receut ce nom de Ferdinand Soto ; ou parce qu'il y arriva le jour de Pâques Fleuries , ou parce qu'en arrivant il y trouva les campagnes couvertes de Fleurs. Les François y allerent en 1562. sous le Regne de Charles IX. & ayant repris leurs premiers desseins pour le Canada , on y envoya en 1604. une Colonie qui s'est toujours augmentée. Outre plusieurs Missions , quelques Ecclesiastiques de France en entreprirent une en 1640. pour ce Pays-là , & elle a produit avec le temps de fruits très-considérables. Un grand nombre de

Sauvages ont receu les lumieres de la Foy, & on continuë toujours à les éclairer avec beaucoup de succès. On a basti plusieurs Villes. L'evêque de Canada fait sa residence dans la principale que l'on appelle Quebec. Elle est sur la grande Riviere de Canada, ou de S. Laurent, avec une Forteresse. Cette Riviere, qui passe pour une des plus belles du monde, a deux cens brasses de profondeur, & vingt-cinq ou trente lieues de largeur à son embouchure, où est le Golphe de S. Laurent, & ensuite les Isles de Terre-neuve. On dit que son cours est déjà connu de près de cinq cens lieues. Les Iroquois, qui passent pour la Nation la plus feroce de tout le pays, continuant, malgré les

Traitez de paix reïterez plusieurs fois, à exercer toutes les hostilités possibles contre les Algonquins, Amis des François, ce qui apportoit un grand préjudice au Commerce de la Colonie, il fut résolu que l'on iroit leur faire la guerre. Ainsi les Troupes furent assemblées à Montréal, dont Monsieur le Chevalier de Caillieres est Gouverneur. Elles consistoient en huit cens hommes de Troupes réglées, outre huit cens Habitans, commandez par les Gentilshommes du Pays, & six cens Sauvages. Il y a trois ou quatre ans que le Roy envoya en Canada quatorze Compagnies d'Infanterie, qui font huit cens hommes, & il y en a encore envoyé cette année un pareil nombre. On compte

aussi environ deux mille Sauvages Amis, qui sont devenus tres-bons Soldats, & c'est de quoy se mettre à couvert des insultes de leurs Ennemis, quelque barbares qu'ils soient. Monsieur le Marquis de Denonville, Gouverneur de la Nouvelle France, se mit à la tête des Troupes que je viens de vous marquer, & ayant commencé sa marche le 13. de Juin dernier, il surprit sur sa route deux cens Iroquois, tant hommes que femmes & enfans. Il les fit tous prisonniers; & après avoir surmonté avec beaucoup de peine les cheutes de la grande Rivière de S. Laurent, il arriva le 2. de Juillet au Fort Frontenac, à l'entrée du Lac Ontario. Ce Fort a reçu ce nom de Monsieur le Marquis de

Frontenac , qui a esté Gouverneur de la Nouvelle France pendant plusieurs années. Lorsque Monsieur le Marquis de Denonville fut en ce lieu-là , il apprit qu'il trouveroit Messieurs de Tonti, de la Forest, du Lud , & de la Durantaye à Niagara , où ils estoient arrivez avec six cens hommes , partie François , & partie Sauvages. Niagara est au bout de ce même Lac Ontario. Il s'embarqua deux jours après avec toutes les Troupes , & pour faire le trajet du Lac, il se servit de deux Barques armées , de deux cens Bateaux plats , & de plusieurs Canots. Il y employa huit jours , & mit pied à terre à l'embouchure de la Riviere de Sonontoïan , sans trouver personne

qui l'en empeschast. On tint conseil, & on trouva à propos d'agir d'abord contre les Sonontoïans. Les Iroquois que l'on dit estre au nombre de quatre mille, sont divisez en cinq Cantons, & celuy des Sonontoïans est non seulement le plus puissant, mais encore le plus sujet à se mutiner. Leurs Bourgades fortifiées de doubles palissades, estoient à sept lieuës de l'endroit où l'on avoit débarqué. Ce fut là que l'on marcha en fort bon ordre. L'avant-garde estoit commandée par Monsieur le Chevalier de Caillieres, l'arrière-garde, par Monsieur le Chevalier de Vaudreuil; & Monsieur de Tonti estoit à la teste de toutes les Troupes, avec soixante & dix hommes. Quelques François & Sauvages estoient

détachez à droite & à gauche & Monsieur Peret, qui avoit ordre de découvrir commandoit trente hommes qu'il faisoit marcher devant lui. Quand à Monsieur le Marquis de Denonville, il avoit un détachemēt de Gens choisis, afin de pouvoir se trouver par tout. Lors qu'on fut en vue de la premiere Bourgade ; trois cens Iroquois, que cinq cens autres qui s'étoient mis en embuscade derriere deux collines dont le chemin estoit bordé, soutenoient à quelque distance, firent une fort grande décharge sur Monsieur de Tonti, mais la vigueur avec laquelle il les chargea les mit dans un tel desordre, qu'ils furent contraints de prendre la fuite. On les poursuivit pendant quelque temps, & on alla aussi loin que la con-

noissance que l'on avoit du Pays le pouvoit permettre. Quarante cinq Iroquois furent tuez & on en blessa plus de soixante. On perdit le Sous-Lieutenant de la Compagnie de Monsieur de Tonti, avec quatre François, & quatre Sauvages. Il y eut quatorze blessez, parmi lesquels se trouva le Pere Angeran lesuite. Depuis ce combat on a mis le feu aux quatre Bourgades des Iroquois, & comme on a brulé tous leurs bleds & toutes leurs provisions, ils auront peine à se rétablir. On en amene cinquante ou soixante en France, que l'on destine aux Galeres, pour voir s'ils y seront propres. Le reste des Prisonniers a esté conduit à Quebec, avec les Femmes & les Enfans. Monsieur le Marquis de Denonville a laissé

70. MERCURE

des Troupes à Niagara qu'il a fait fortifier, & ensuite il est retourné au Fort Frontenac.

L'Air nouveau dont vous allez lire les paroles, est d'un tres-habile Maître, & vous n'en douterez pas quand vous l'aurez parcourut.

AIR NOUVEAU.

I Aimois Iris, je l'aimois tendrement.

Mais l'Ingrate reçoit les vœux d'un autre Amant,

Et ne songe plus qu'à luy plaire.

Je puis aisément la changer,

Et me vanger

De cette infidelle Bergere;

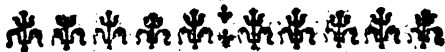
Mais puis-je trouver aisément

Vn objet comparable à cet objet charmant ?

Le Pere Comire Iesuite , qui s'est acquis tant de reputation par la beauté de ses Vers Latins , a fait une fable sur le Papillon , & sur l'Abeille. Elle est extrêmement estimée , & il ne faut pas s'en étonner , puis que tout ce que nous avons vû de luy , a ce tour aisé & naturel que tout le monde recherche , qu'il est si difficile d'attraper. M. Petit de Rouen a fait la traduction de cette fable avec beaucoup de fidelité , & je croy que vous n'aurez pas moins de plaisir à la lire , que vous en avez reçu des *Dialogues Satyriques & Moraux* , dont il est l'Auteur , & qui ont esté si approuvez du Public. Son jugement en cela se trouve tous les jours conforme à ce qui en

A

fut dit d'avantageux il y a quel-
que temps dans la République
des Lettres.



LE PAPILLON
ET L'ABEILLE.

FABLE.

DAns un jardin délicieux
Un Papillon tout glorieux
De se voir des aîsles dorées,
Et superbement empourprées,
Admiroit la beauté des fleurs
De mille fortes de couleurs,
A qui l'Aurore avec ses larmes
Avait donné de nouveaux charmes,
Et qu'elle répandait exprès
Pour leur rendre le teint plus frais.
A l'heure que Phébus s'éveille
Près de luy se trouve une Abeille.

A

A laquelle il dit chere Sœur ,
Goûtons , goûtons la douce odeur ;
De ces fleurs dont en abondance
Flore icy s'est mise en dépense ,
D'une si rare volupté
Rendons nostre cœur enchanté.
Aussi-tost s'élevant de terre
Il voltige sur le Parterre.
On eust dit , le voyant en l'air ,
D'une fleur qui sçavoit voler ,
Tant ses couleurs d'or & vermeilles.
A celles des fleurs sont pareilles.

Il les esfleuroit seulement ,
Sans dessein , sans discernement.
Quelquefois sur la Violite ,
Charmé de l'odeur , il se jette ;
Quelquefois il baise en passant ,
Un bouton de Rose naissant ;
Et le mouvement de ses aîles
Excite un vent aussi doux qu'elles.

Sur chaque fleur de ce Jardin
Il vole comme un vray Badin ,

Novembre 1687,

D

*Les foulant toutes sans malice.
De l'Oeillet il court au Narcisse.
Puis poussé d'un nouveau desir
Sur l'Anemone il va dormir,
Mais son sommeil ne dure guere;
Et d'une inquiete maniere,
Opiniâtre, sans repos.
De fleurs il change à tous propos.
De les carresser il s'empresse;
Mais incontinent il les laisse.
Pour toutes ainsi tour à tour
Son dégoût succede à l'Amour.*

*Tandis que ce fou se tourmente
L'Abeille beaucoup plus prudente.
Et sçachant mieux ce qu'elle fait.
Des fleurs ne fait pas un joüet,
Et de leurs odeurs les plus fines
Ne réjoüit pas ses narines,
Ny ne vole pas à l'entour
Vainement tout le long du jour;
Mais comme un Ouvrier habile.
Mellant l'agreable à l'utile,
Elle prend la Cire & le Miel*

*Que sur leur teint répand le Ciel,
Dont l'influence les arrose,
Pille le Crocus, & la Rose,
L'Iris, l'Hyacinthe & le Lys;
Puis s'envolant dans le pourpris
De son petit Palais Rustique,
Avec grand soin elle s'applique
A ferrer tout ce doux butin,
Dont le Serpolet & le Thim,
La Lavande, & la Marjolaine
Rendent enfin sa Ruche pleine.*

*Le soir vint, son travail cessa,
Quand le Papillon, las, passa
Auprès de l'Abeille chargée
Des dons de la douce Rosée.
Il luy dit. Esprit mal tourné,
Né sous un Astre infortuné.
Quoy? perdre une telle journée.
Sans en l'air t'estre promenée!*

*Je ne m'en repens nullement,
Repondit-elle sagement.
Auiourà'huy par mon industrie.
De miel ie me trouve garnie,*

*Dont mon Maistre se nourrira,
Et la Cire me servira
D'offrande à la Troupe immortelle.
Enfin, à mes emplois, fidelle,
Donnant tout mon temps & mes
soins*

Je sçay pourvoir à mes besoins.

*Mais vous, à quoy s'est terminée
Cette heureuse, & belle journée?
Parlons avec sincerité.*

*Le fruit de vostre oisiveté
Est (chose qui vous doit déplaire)
D'estre fatigué sans rien faire.*

*Par cecy l'on voit nettement
Combien est grand l'éloignement
D'une Estude laborieuse,
Et d'une vaine & curieuse.*

Je vous aurois parlé dans
ma Lettre du dernier mois, de
l'Entrée de Monsieur le Mar-
quis de Dangeau, Gouverneur
de Touraine, dans la Ville de

Tours , si l'abondance de la matiere sur des articles tres-longs , ne m'en eust pas empesché. Messieurs de la Maréchaussée l'allerent prendre à sa Maison de campagne , qui est à quelques lieuës de cette Ville-là , & marcherent au devant de son Carosse , autour duquel estoient les Gardes de ce Gouverneur , accompagnez de leur Capitaine & de deux Ecuyers. Monsieur l'Intendant alla à une lieuë de la Ville , d'où il sortit cinquante à soixante Carosses , pour aller au devant de ce Marquis. Toutes les Compagnies , qui se montoient à dix mille hommes , & qui estoient distinguées par des rubans de différentes couleurs , sortirent une demy lieuë hors de la Ville. On alla descendre à l'Hostel du

Gouverneur. Toutes les Dames de Tours se trouverent dans la premiere Sale , & il y avoit des Violons dans la seconde. Elles passerent dans la troisieme avec Monsieur le Marquis de Dangeau, & Madame la Marquise sa Femme, & l'on y commença une conversation qui ne put estre que spirituelle , puis que monsieur de Dangeau y avoit la meilleure part. Elle fut interrompuë par des complimens que le Corps de Ville vint luy faire par la bouche de son Maître. Le Corps de Medecine arrive ensuite , & fut suivy de plusieurs autres. On alla le soir souper chez Monsieur l'Intendant. Ce Repas fut magnifique ; il y eut grand Bal après le Soupé, & grande Collation

pendant le Bal. Monsieur le Marquis de Dangeau a tenu table dans tout le temps qu'il a demeuré à Tours. Toute la Noblesse de la Province a esté manger chez luy, & il en est par-
ty avec un applaudissement general.

La même raison de l'abondance de la matiere m'a fait differer jusqu'icy à vous parler d'un celebre Baptême qui se fit il y a quelque temps dans l'Eglise de S. Sulpice. On y baptisa le Fils de Monsieur Ferdinand Venceslas Comte de Lobkovic, Gentilhomme de la chambre de l'Empereur, & son Envoyé en France, & de Madame Marie Comtesse de Lobkovic, née Comtesse de Dietrichi. Le Parrain estoit Monsieur le Prince Philippe de Savoye, Abbé de

Saint Pierre de Corbie , & Compté du même lieu , de S. Medard de Soissons , & de Notre Dame du Gast , & la Marraïne , Madame la Princesse Louïse Christine de Savoye , veuve de Monsieur le Prince Ferdinand , Maximilien , Margrave Souv'rain de Bade Baden. Il y eut quelques difficultez touchant les neuf noms que Monsieur le Comte de Lobkovic souhaitoit que l'on donnast à son fils , parce que tous les Curez de Paris , ont ordre de Monsieur l'Archevesque de ne point souffrir qu'on en donne un si grand nombre. Il falut aller à l'Archevesché pour remédier à cet obstacle , il fut levé en considération de Monsieur le Comte de Lobkovic. Les noms que l'on donna à l'Enfant

font , *Louis , Philippe , François ,
Augustin , Gaetan , Faustine , Ioseph ,
Balthazar , & Gabriel.*

I'ay à vous apprendre quelques morts arrivées le mois passé , & je commence par celle de Dame Anne Ursule de Cossé , de l'Illustre Maison des Ducs de Brissac. Elle mourut le 20. Octobre dans son Château de Daillon , en donnant toutes les marques de la mesme pieté qui la faisoit distinguer pendant sa vie. Elle avoit épousé en premières nopces. Monsieur de la Porte de Vesins d'une ancienne Maison d'Anjou , qui a de tres-grandes alliances , & s'estoit mariée en secondes nopces avec Monsieur le Marquis de'Chauferais qui sortoit de la Maison du bas Berry & de Lusignan.

Le Pere Rapin Jesuite mour

D 5

rut icy sur la fin du mesme mois. Je me preparois à vous en faire l'éloge, lors qu'il m'en est tombé un entre les mains auquel je n'ay rien à ajoûter. Il paroît que celuy qui l'a dressé le connoissoit tres-parfaitement. La maniere dont il est écrit me persuade sans peine qu'il vient, comme on me l'a dit d'un excellent homme du mesme Ordre. En voicy les termes. Le Pere René Rapin de la Compagnie de Jesus, né à Tours, est mort à Paris le 27. d'Octobre 1687. en la soixante-sixième année de son âge, d'une espee d'apoplexie jointe à un commencement de paralysie qui l'a fait languir près de deux mois. C'est une perte considerable pour son Ordre dont il estoit un des principaux ornemens : car il avoit d'excel-

lentes qualitez ; un genie heureux pour les Sciences , un naturel fait pour la vertu, une humeur douce, une probité exacte, un tres-bon sens , & le meilleur cœur du monde Sa physionomie sage & spirituelle , son air humain & affable , ses manieres simples & modestes luy gaignoient d'abord l'estime & la bienveillance de tous ceux qui le voyoient ; plus on le pratiquoit , plus on decouvroit en luy un fond de raison & de bonté qui ne se rencontrent guere ailleurs. Il estoit naturellement honneste , & il s'estoit fort poli dans le commerce des Grands qui l'ont honoré de leur amitié , & auprès desquels ses Supérieurs l'ont attaché plus d'une fois : mais sa politesse n'avoit rien qui ne convint à

D

sa profession. Il estoit officieux au-delà de ce qu'on peut croire, prenant plaisir à obliger, & obligeant de bonne grace, prévenant les prières & les desirs, & servant avec chaleur jusqu'aux inconnus par le seul principe d'une inclination bienfaisante. Aussi n'y eût-il peut-estre jamais un amy plus genereux ny plus tendre; plus fidelle, ny plus appliqué à remplir tous les devoirs, toutes les bienseances de l'amitié. Les gens du monde le regardoient comme un parfait homme d'honneur, & les gens de Lettres comme un des plus beaux esprits de nostre Siècle. Il a excellé dans la Poësie Latine, & les ouvrages, que nous avons de luy en ce genre, ont rendu son nom celebre par

toute l'Europe. Les Sçavans ont admiré entre autres son Poëme *des Jardins*, & l'ont jugé un chef-d'œuvre digne du siècle d'Auguste, & digne de Virgile même. Quoy que la langue de Virgile & de Cicéron fust presque la sienne, & qu'il en eust fait son étude principale dès ses premières années, il connoissoit toutes les beautés de la nostre; & ce qu'il a écrit en François, a une élégance particulière. Il s'estoit rempli l'esprit de toutes les belles connoissances, & rien ne marque mieux son érudition que ses *Réflexions sur l'Eloquence*, sur la *Poésie*, sur la *Philosophie*, & sur l'*Histoire*; avec les *Comparaisons* de Virgile & d'Homère, de Demosthène & de Cicéron, de Platon & d'Aristote, de Thucydide & de

Titte-Live. Mais ses vertus chrétiennes & religieuses le rendent encore plus estimable que ses talens naturels & humains. Il a eû dès son enfance une pureté de mœurs & une délicatesse de conscience qui l'ont accompagné jusqu'à la fin de la vie. Sa piété paroissoit sur son visage & dans ses discours; & ce n'estoit que pour inspirer à tout le monde ce qu'il sentoit des choses de Dieu, que de temps en temps il composoit des Livres de dévotion. Le dernier, de *La Vie des Predestinez*, qu'il fit en sortant d'une longue maladie, fut le fruit des réflexions d'un Malade tout occupé de l'Eternité, & est plein des veritez de la Foy les plus sublimes & les plus touchantes. Il avoit une ardeur extrême pour

la conversion des Calvinistes , & il s'en expliquoit dans les rencontres d'une façon pathétique , tout modéré & tout paisible qu'il estoit. Il a écrit sur ce sujet des Lettres fort vives à diverses personnes qui estoient engagées dans l'erreur ; & il a eû le bonheur d'en retirer quelques unes d'un mérite extraordinaire qui ont pris confiance en luy , qui ont suivy ses conseils, & qui vivent selon toutes les regles de la sagesse chrétienne. Son zele pour les intérêts de la Religion, & pour l'honneur de sa Compagnie luy fit entreprendre il y a plus de 20. ans, un grand ouvrage où il a travaillé constamment sans nulle esperance de le voir paroistre, & que Dieu luy a fait la grace d'achever avant sa mort. Il aimoit

forte travail; & comme il estoit destiné par sa vocation à l'avancement de la gloire de Dieu & au service du prochain, il se croyoit obligé en conscience d'employer le temps utilement dans ces veuës-là, il ne sçavoit ce que c'étoit que de le perdre; & il faut qu'il ait esté extrêmement laborieux pour avoir donné tant de Livres aux public avec une santé aussi délicate que la sienne. La maladie qui nous l'a enlevé n'est venue que de trop d'application. Il commençoit un nouvel ouvrage lorsqu'il est tombé malade; & on peut dire qu'il auroit vécu plus long-temps selon toutes les apparences, s'il se fust plus ménagé. Il estoit humble dans ses sentimens & dans sa conduite, n'ayant que de petites idées de

luy-mesme méprisant le monde d'autant plus qu'il le connoissoit davantage, & n'estimant véritablement que ce qui est grand devant Dieu. Il vouloit particulièrement le bon ordre, & les moindres relâchemens de la discipline Ecclesiastique ou Régulière exciteroient en luy des mouvemens d'une sainte indignation. Il étoit beaucoup dans la conversation; où il parloit peu, toujours sagement, & d'une manière religieuse; charitable au reste & prest en tout temps à secourir les malheureux. Comme il avoit par tout du crédit & des amis mille gens s'adressoient à luy dans leurs besoins, & en recevoient de bons offices, ou du moins de la consolation. Il s'est appliqué aux bonnes œuvres tant que sa santé le luy a

permis. Il alloit confesser les malades de l'Hotel Dieu régulièrement toutes les semaines, avant que ses incommoditez l'eussent reduit à une langueur dont il n'est jamais bien revenu, mais qui ne l'empêchoit pas, quand il estoit à la campagne, de confesser & d'instruire les pauvres gens. On ne peut s'imaginer jusqu'où alloit sa patience, sa tranquillité dans des conjonctures de sagreables, & sur tout dans des infirmités fâcheuses. Au temps de sa longue maladie il sentoit souvent des douleurs aiguës sans se plaindre & sans en dire presque rien à ceux qui avoient le plus de part à sa confiance, ne voulant avoir que Dieu pour témoin de ce qu'il souffroit, & persuadé que le bonheur d'un Chrétien est de

souffrir dans le silence. Il prenoit un jour tous les mois pour se préparer à la mort par un petit exercice qu'il avoit composé luy-mesme pour son usage, & il faisoit la Retraire de chaque année, comme s'il eust dû mourir après l'avoir faite. Un tel homme doit estre regretté de tout le monde, il vit encore dans le cœur de ses amis; & ses ouvrages, ses vertus le feront vivre dans la mémoire de tous les siècles.

Le mesme jour que les Jesuites firent cette perte, l'Ordre des Capucins, & particulièrement la Province de Paris, en fit une considerable en la personne du Pere Nicolas d'Amiens, qui est mort dans leur Convent de S. Honoré, âgé de quatre vingts-un an. Il en avoit passé soi-

xante & trois en Religion, & plus de quarante dans toutes les Charges, ayant esté Lecteur en Philosophie; & en Theologie, Gardien plusieurs fois dans les principaux Convents de la Province, Confesseur des Capucins de Paris & d'Amiens, Définitéur plus de vingt-cinq ans, Provincial quatre fois, Commissaire general en Champagne, Lorraine, Touraine & Bretagne. Dans tous ces divers Emplois il a toujours fait paroître beaucoup de prudence, une force d'esprit admirable, & un zele extraordinaire pour toutes les Observances regulieres, qu'il a gardées luy mesme jusqu'à la fin de sa vie, tant de nuit que de jour, avec une exactitude surprenante. Quoy qu'il fust dans un âge extrême-

mément avance, il est plutôt mort de maladie que de vicillesse, puis qu'on peut dire que dans un bon corps il avoit un bon esprit, qu'il a conservé avec la même vigueur & la même force jusqu'à son dernier soupir. Ses qualitez singulieres le rendoient capable de gouverner l'Ordre entier. On ne remplit point si souvent les premieres Dignitez d'un grand Corps, qu'on n'ait un mérite où l'on ne peut atteindre, c'est à dire, vray, solide & incontestable, & que ce mérite ne soit accompagné d'une affabilité qui gagne les cœurs, même de ceux qui en sont jaloux, & qui semblent estre nez avec un esprit de cabale.

On a eu aussi nouvelles de la mort de Messire Florentin de

Hanon de-Lamivoye de Joüy,
Abbé de Basse-fontaine , &
Grand - Vicaire de Monsieur
l'Evesque de Troye. C'estoit un
Gentilhomme d'une des pre-
mieres Maisons du Soissonnois,
mais moins considerable par
cet endroit que par sa haute
vertu. Il fut d'abord Chanoine
de l'Eglise de Troye , ensuite
Theologal, puis Grand-Archi-
diacre de la mesme Eglise. La
place de Grand Doyen estant
demeurée vacante, le Chapitre
ne trouva personne plus capa-
ble de la remplir que Mon-
sieur de Lamivoye. Il en a fait
toutes les fonctions avec
succés pendant près de vingt
années, enfin ne croyant plus
devoir envisager autre chose
que le souverain bien, il se
démitt il y a environ un an, du

grand Doyenné , en faveur de
Messire Pierre de Vienne, Do-
cteur de Sorbonne , Prieur de
Foucheres, jeune homme d'un
merite distingué, Fils de Mon-
sieur de Vienne , cy - devant
Lieutenant particulier au Châ-
telet , & Frere de Monsieur de
Giraudot , Conseiller au Par-
lement. Après cette démission ,
Monsieur de Lamivoye se re-
tira à son Abbaye de Basse-
fontaine , que Monsieur l'E-
vesque de Tournay venoit de
luy remettre avec l'agrément
du Roy. Il y est mort dans une
haute estime de vertu , & fort
regretté de tous ceux qui con-
noissoient son merite.

La France est si florissante,
que les Particuliers, j'entens
les Personnes d'une qualité
distinguée , mais au dessous

des Princes, Ducs & Pairs, & Maréchaux de France, font des Fêtes qui font souvent inconnuës hors des lieux où elles font données, & qui paroistroient beaucoup dans les Estats de plusieurs Souverains. Celle qui fut faite au commencement de ce mois chez Monsieur du Tremblay, Maître des Requestes, en son Château du Tremblay, est de ce nombre. Elle commença la veille de S. Charles Borromée, Feste de Monsieur le Marquis du Tremblay, par une illumination au Chasteau qui porte ce mesme nom. On y vit briller plus de douze cens Bougies. Il y eut un grand Repas, une fort belle simphonie, un Feu d'artifice, & tout cela fut suivy du Bal. Le lendemain on chanta une

Messe

Messe en Musique. L'Assemblée fut nombreuse, & composée de Personnes de qualité de l'un & de l'autre sexe. Vous sçavez que le Chasteau du Tremblay est tres-beau, & qu'il a esté basti sur le modelle de celuy de Luxembourg. Monsieur du Tremblay, Gouverneur de la Bastille, Grand pere de celuy dont je vous parle, l'a extrêmement embelly. Il estoit Frere du Pere Ioseph, Capucin, qui a eu si grande part aux affaires sous le Ministre de Monsieur le Cardinal de Richelieu.

Le Roy qui veille sans cesse aux besoins de ses Sujets, & qui ne cherche que leurs avantages, a institué deux nouvelles Classes dans le College de Bordeaux, appelé le College de Guyenne. Il y a des gages

Novemb. 1687. E

considerables pour les Professeurs, dont l'un enseignera la Langue Angloise, & l'autre la Langue Hollandoise. Monsieur l'Abbé Bardin, que son merite a fait choisir pour estre Principal de ce College, aura la direction sur ces nouveaux Professeurs, comme il l'a sur tous les autres. On prétend que ce College est le plus ancien du Royaume. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on y a veu paroistre de tres-grands hommes pour les Lettres, comme Aufonse, Buchanan, Muret, Scatiger, &c. Il n'y a que cent ans qu'il estoit le seul College de toute la Province de Guyenne, & il en a retenu le nom. Toutes les Classes y sont enseignées par de tres-habiles Professeurs. Il y en a une de Mathematique,



fondée par feu Monsieur de Candale Evêque d'Aire. Les Maire & Jurats de Bordeaux en sont les Patrons, & ce sont eux qui nomment à la Principauté quand elle vaque.

Il n'y a pas toujours de la honte à fuir, & quelquefois la prudence engage à se servir de cette précaution. Vous en tomberez d'accord quand vous aurez leu la Lettre qui suit. Elle est de Monsieur Devin, dont je vous ay déjà envoyé plusieurs Ouvrages que vous avez leus avec plaisir.



A. M. P. L. M.



Quand j'allay pour vous voir,
une pieuse affaire
vous obligea bien-tôt à sortir de
chez vous,

E 2

*Et vous me dites d'un ton doux ;
Ma presence , Damon , est ailleurs
necessaire ,*

*On m'attend, je vous quitte, & vòtre
honnesteté*

*Veut bien me pardonner cette inci-
vilité ;*

*Mais restez icy , je vous prie ,
Ma Fille , à mon defaut , vous tien-
dra compagnie ,*

*Et je vous la donne à garder.
A garder ? Quel employ terrible ?
Oseroit-on s'y hazarder ,*

*Tout barbon que l'on soit en est-on
moins sensible ,*

*Et seroit-il judicieux
De se commettre seul au feu de ses
beaux yeux ?*

*C'est ce qu'on ne fait point sans un
grain de folie ,*

*Et ie n'ay pas encor perdu tout mon
bon sens.*

*D'une ieune Beauté plus la Chambre
est remplie .*

*Autour d'elle, en un mot, plus elle
voit de gens,*

*Et plus de ses regards la force est
affoiblie*

*Répandus, partagez sur differens
obiers,*

*On n'en craint presque plus les fu-
nestes effets,*

*L'atteinte en est beaucoup moins
rude*

*Mais sur un pauvre malheureux
Ramassez par la solitude,*

Alors ils redouble leurs feux.

Et telle au fond d'un miroir creux.

*Est l'ardeur du Soleil quand elle est
réunie,*

*On ne peut la souffrir. Mais vous,
sage Vranie,*

*Ne comprites-vous point à quel af-
freux danger*

L'honneur de vostre confiance

*M'exposoit ? non, sans doute, il m'eust
côuté trop cher,*

*Et vous en eussiez fait un cas de
conscience ;*

*Je me perdois ; aussi bien loin de m'en
charger ,*

*Ce peril, qui plus jeune, eust eu pour
moy des charmes ,*

*Me causa pour lors tant d'alar-
mes*

*Que je crus par la fuite , & sortant
sur vos pas ,*

*Devoir de ses beaux yeux éviter les
appas.*

*Il est vrai qu'en vostre presence
La charmante Aspasia en modere les
coups.*

*Et qu'alors , par respect pour vous ,
Elle épargne les gens de vostre con-
noissance ;*

*Mais je sçay pendant vostre ab-
sence*

*Qu'elle en ménage peu les traits ,
Et , maintenant quadragenaire*

Et plus timide que jamais ,
Je n'osay pas en temeraire
M'exposer teste-à-teste à toute la
douceur.

Elle eust voulu peut-estre essayer sur
mon cœur

Ce que pour l'avenir elle peut s'en
promettre;

Elle eust voulu peut-estre à ses loix
le soumettre.

Que dis-je ? Elle l'eust fait, & j'en
eus la frayeur.

A quoy donc pensiez-vous , hélas !
sage Vranie ,

Quand vous voulastes m'enga-
ger

À garder la ieune Aspasie ?

D'un soin léger & doux trustes-vous
me charger,

Où comptiez-vous sur la sagesse

D'un homme tel que moy déjà vieux
& grison ?

En ay-je plus que Salomon.

E 4

Qui, tout plein qu'il en fut ne fut
pas sans foiblesse ?

De quelle utilité fut-elle aux deux
Vieillards

Qui par de trop tendres regards
Assaillirent au Bain Suzanne à de-
mynüe ?

Ah ? moins âgé, moins sage qu'eux,
J'aurois eu moins de retenüe,
Et me livrant moy-mesme aux traits
de ses beaux yeux,
J'estois car Aspasia est plus jeune
& plus belle.

Que ne fut l'objet de leurs vœux.
Moy la garder ? Non, non ; hé qui
m'eust gardé d'elle ?

On se montre liberal quel-
quefois à peu de frais, & c'est
ce qui est arrivé depuis quel-
que temps à un Cavalier, qui
croit, entre autres maximes
qu'il observe avec les Femmes,

que c'est estre dupe que de faire des presens. Il voyoit une Dame fort bien faite avec assez d'affiduité, pour luy donner lieu de croire qu'il en estoit amoureux. Cependant, quoy qu'il en con-
nust toute la beauté & tout le merite, il n'estoit point homme à prendre un attachement de cœur, & s'il luy rendoit des soins plus particuliers qu'à toutes les autres chez qui il avoit accès, il ne le faisoit que parce qu'ayant à passer six mois dans le mesme lieu où estoit la Dame, il luy trouvoit des manieres douces, & un tour d'esprit qui convenoient à son caractere. Il luy proposoit de temps en temps quelque partie de plaisir, & il s'en tiroit toujours en galant homme; mais il bornoit là toute la dépense

E 5

qu'il faisoit pour elle , & ce n'estoit pas ce que la Dame eust voulu. Si l'envie qu'on témoignoit de luy plaire avoit quelque chose qui flatoit sa vanité, elle n'en goûtoit le charme que par l'esperance que les sentimens qu'elle inspiroit , ne se termineroit pas à des démonstrations steriles , & n'ayant en veuë que son interest, les plus agreables divertissemens qu'on luy pouvoit procurer , ne la touchoient point, s'ils n'estoient suivis de quelque marque solide de l'amitié qu'on avoit pour elle. Le Cavalier découvrit bien-tost son foible, mais comme il n'avoit aucun dessein de gagner son cœur, il alla toujours son train ordinaire , & soustint sans s'ébranler toutes les attaques qui luy furent faites pour

l'engager à luy faire voir par des preuves effectives qu'il l'estimoit véritablement. Enfin tous les efforts de la Dame estant inutiles, & le Cavalier continuant à se retrancher sur quelque partie de promenade, dans laquelle il ne s'agissoit que d'un repas, elle tourna ses prétensions sur un fort beau Diamant qu'il portoit toujours, & que six autres qui estoient autour, sembloient encore rendre plus brillant. Elle le tira plusieurs fois du doigt du Cavalier pour le mettre au sien, en loüant toujours le feu qu'il jettoit, & elle luy dit un jour qu'elle vouloit s'en parer pendant quelque temps. Le Cavalier le souffrit, sans luy faire là dessus le compliment qu'auroit fait un homme aussi amoureux, qu'elle

croyoit qu'il fust d'elle. Comme elle vouloit le mettre en estat de n'oser reprendre son Diamant, elle luy fit certaines avances qui l'embarasserent, parce qu'il trouvoit un grand inconvenient à en profiter. Il crut à propos de l'embarasser elle-mesme, en n'y répondant que par des honnestetez qui luy osterent le droit qu'elle vouloit acquerir. Ce procédé ayant rompu ses mesures, elle se vit obligée de rendre le Diamant. Ce ne fut pas toutefois sans garder quelque esperance de réussir dans son entreprise. Les Connoisseurs par qui elle l'avoit fait examiner, le faisoient valoir deux cens Loüis, & un Bijou d'un prix si considerable avoit pour elle un attrait sensible. Le trop de ménagement

du Cavalier, qui negligeoit les favorables dispositions où il pouvoit voir qu'on estoit pour luy, n'empescha point qu'elle ne receust toujours ses visites avec un empressement qui marquoit de la tédresse. Le Cavalier estant convaincu que l'intérêt seul luy faisoit faire ces sortes d'avances, & qu'elle n'avoit envie de donner que pour s'établir un certain empire qui l'auroit renduë maistresse de beaucoup de choses, se tint plus que jamais sur ses gardes pour s'exempter de toute foiblesse. On ne laissoit pas d'attaquer toujours le Diamant. On le prenoit, on le gardoit quelques jours, & en le rendant on luy disoit qu'un bijou semblable avoit plus d'éclat au doigt d'une femme, qu'en celuy d'un

homme. Il détournoit le discours, ou faisoit semblant de ne point entendre; mais enfin on commençoit à pousser si loin la chose, que la ferme resolution qu'il avoit prise d'estre inébranlable, se trouvant déconcertée par le redoublement des attaques, il crut qu'il estoit temps de pourvoir à la seureté de son Diamant. Il le fit oster de la Bague où il estoit enchassé, & l'on y en mit un faux, taillé avec tant d'adresse, qu'étant tout semblable, & de la mesme grosseur, il auroit falu s'y bien connoistre pour remarquer qu'il jettoit un feu moins vif. Peu de jours après la Dame se mit sur sa belle humeur, & après un entretien assez familier, elle tira de son doigt un Diamant de dix Loüis

qu'elle portoit ordinairement, & demanda au Cavalier comme en badinant, s'il en vouloit faire une échange avec le sien. Le Cavalier eut dans sa réponse toute l'honnesteté qu'elle souhaitoit. Il luy dit du ton le plus obligeant, que si son Diamant luy avoit paru d'un assez grand prix pour l'oser offrir à une Dame dont le mérite ne pouvoit estre égalé, il y avoit long-temps qu'il l'auroit priée de le vouloir accepter, mais que le present luy semblant trop médiocre, il avoit eu besoin de la proposition qu'elle venoit de luy faire, pour se hasarder à luy dire qu'elle en pouvoit disposer souverainement. L'échange se fit au grand contentement de la Dame, qui s'applaudissant d'avoir enfin reüssi

dans son deſſein , imputoit à la galante généroſité du Cavalier , ce qu'il diſoit avec vérité du peu de valeur de ſon Diamant. Elle ſe fit un plaifir de le porter, & ceux qui luy avoient veu pluſieurs fois cette Bague au doigt ; perſuadez que c'eſtoit la meſme , ne prirent point garde que le Diamant eſtoit changé. La diſcretion du Cavalier a ſupprimé ce qui ſuivit cet échange , & l'hiſtoire ne dit point ſ'il tira quelque avantage de ſa prétendue liberalité. Il mit au bout de ſon petit doigt la Bague que la Dame luy avoit donnée, ayant ſa réponſe toute prête , ſ'il arrivoit qu'elle ſe plaigniſt du faux Diamant. Comme les ſix qui eſtoient autour valoient du moins celui de la Dame, il n'avoit point de ſcu-

pule à faire de la tromperie. Aussi les affaires qui le retenoient en ce lieu-là estant terminée, il prit congé d'elle, en l'assurant qu'il garderoit avec soin la Bague qu'il emportoit comme un gage précieux de son amitié. La Dame répondit à ce compliment en termes fort obligeans, & elle eust esté long temps dans l'erreur si l'envie d'avoir un Lit, qui estoit un meuble préférable à une Bague, ne luy eust fait naistre le desir de se défaire de son Diamant. Elle chercha à le vendre, & fut fort surprise quand on l'assura qu'il estoit faux. Elle s'adressa aux Connoisseurs qui luy avoient dit qu'ils valoit deux cens Louis, & ils luy soutinrent si fortement que si c'estoit la mesme Bague, on en avoit changé le

gros Diamant , qu'elle demeura persuadée du tour que le Cavalier luy avoit joué. Le dépit d'avoir esté la dupe d'un homme qu'elle avoit tant menagé pour n'en rien tirer d'utile , luy fit sentir vivement le temps qu'elle avoit perdu à de vaines complaisances. Il falut pourtant s'en consoler, & faire un secret de la tromperie , qui ne pouvoit estre sceuë sans luy faire tort. Un an se passa sans qu'elle entendist parler du Cavalier , mais enfin quelque affaire l'ayant appelée à Paris , où elle devoit faire un long séjour , le hazard voulut que presque aussi-tost elle le rencontra chez une Dame à qui elle estoit allée rendre visite. Il luy témoigna beaucoup de joye de la revoir , & se disant toujours fort

de ses Amis, quoy qu'il ne pust luy donner que d'assez foibles excuses d'avoir negligé de luy écrire, il eut de l'empressement à s'informer où elle logeoit. La Dame qui n'estoit pas faschée d'avoir un éclaircissement avec luy, l'instruisit de son quartier, & il alla chez-elle dès le lendemain. Il commença à se mettre sur le pied d'une liaison familiere comme il s'estoit veu ailleurs avec elle, & le discours ayât tourné de maniere qu'elle pouvoit luy parler du Diamant, elle affecta un air enjoié pour luy demander s'il se souvenoit qu'ils eussent fait un échange, & s'il croyoit y avoir perdu. Le Cavalier ne se déconcerta point. Il luy répondit qu'il voyoit bien qu'elle vouloit luy faire un reproche de luy avoir donné un Diamant faux, mais

qu'elle ne l'avoit pû ignorer quand elle luy avoit proposé l'échange , puis qu'elle l'avoit porté tant de fois avant que de luy faire connoistre qu'elle vouloit le garder. Il ajoûta qu'elle ne devoit pas avoir oublié qu'il luy avoit dit en y consentant , que si le present n'avoit pas esté si mediocre, il l'auroit prié plusieurs fois de l'accepter; qu'il l'avoit reçu, d'une belle Dame, qui ne s'estant pas trouvée en pouvoir de luy en faire un plus considerable , avoit, exigé de luy qu'il porteroit cette Bague pour mieux se souvenir d'elle , & qu'au moins le sacrifice qu'il n'avoit point balancé à luy en faire , devoit donner à ce Diamant un prix qu'il n'avoit pas de luy mesme. La Dame ayant compris par cette réponse tout

le caractère du Cavalier, ne luy voulut point donner l'avantage de luy laisser voir qu'elle avoit connu que pour la tromper, il avoit fait oster le bon Diamant. Elle feignit de croire ce qu'il disoit après quelques visites encore assez assiduës qu'elle luy souffrit, ayant mis sa liberalité à de nouvelles épreuves qui n'eurent aucun effet, elle résolut de le bannir. Elle Employa pour cela un air froid & sérieux qui luy fit bien-tost connoistre que ses agreables complaisances s'étoient réservées à d'autre qu'à luy, & que si elle avoit quelques dons à faire, ce n'étoit qu'à ceux qui luy en faisoient. Enfin fatiguée d'avoir auprès d'elle un homme dont la conduite luy marquoit assez qu'elle n'avoit rien à esperer,

elle prit l'occasion de rompre sur un leger different qui survint entre eux. Elle le pria de ne la plus voir, & le Cavalier qui ne vouloit point achepter ses bonnes graces, prit party ailleurs sans chercher à l'adoucir, & n'eut pas beaucoup de peine à se consoler de la voir donner dans de nouvelles intrigues.

Je vous manday le mois passé des Nouvelles de l'arrivée au Cap de Bonne-Esperance, des six Vaisseaux qui reconduisirent à Siam les Ambassadeurs de ce Royaume là, qui estoient venus en France. Je vous appris en mesme temps le débarquement des Ambassadeurs & des Troupes, & ce qui s'estoit passé à ce débarquement, ainsi que le bon traitement qui avoit esté fait aux François par les

Hollandois. Je reprens aujourd'huy de plus haut ce qui regarde ce Voyage : & vous en envoie un Journal tres-curieux, qui commence au jour que la Flote partir de Brest, & finit à celuy du rembarquement au Cap de Bonne-Esperance. Ce Journal a esté envoyé par Monsieur Masurier, Gentilhomme Lionnois, qui est allé à Siam avec Monsieur de Farges, & qui fait connoistre son esprit par les remarques judicieuses qu'il a faites, & son intelligence dans la Marine, par la maniere dont il s'explique sur toutes les choses qui la regardent. Voicy comme il parle dans la Description qu'il a envoyée de ce Voyage.

APrès avoir demeuré 24. jours dans la rade de Brest, nous sommes enfin partis le premier iour de Mars 1687. sur les onze heures du matin pour faire le voyage de Siam. Nostre Escadre estoit composée de six Vaisseaux, dont le moindre estoit la Maligne, cette Frégate legere du port de cent cinquante tonneaux, qui y alla avec Monsieur le Chevalier de Chaumont, & le plus grand estoit le Gaillard, nostre commandant, du port de quatre cent soixante tonneaux. Voicy le Nom de ces six Vaisseaux & des Officiers en chef qui le commandoient. Le Gaillard, l'Oiseau, la Loire, la Normandie, le Dromadaire & la Maligne. Le Gaillard estoit commandé par Monsieur de Vaudricourt, commandant l'Escadre, son second Capitaine estoit Monsieur de Saint

Saint-Clerc ; son Lieutenant Monsieur de la Leine ; ses Enseignes , Messieurs Chamaureau & Lombut. L'Oiseau estoit commandé par Monsieur du Quesne ; ses Lieutenans estoient Monsieur Descartes , & Monsieur de Bonneüil ; ses Enseignes , Monsieur de Tiva , & Monsieur de Freteville. La Loire estoit commandée par Monsieur de Ioyeuse ; son Lieutenant , Monsieur de la Croisseriere , son Enseigne , Monsieur de Chistery. La Normande estoit commandée par Monsieur de Courset ; son Lieutenant , Monsieur du Tarte , son Enseigne , Monsieur de la Machefolierie. Le Dromadaire estoit commandé par Monsieur d'Endeve ; son Lieutenant , Monsieur de Mareilly , son Enseigne , Monsieur de Vieuchant. La Maligne estoit commandé par Monsieur de Perriere , son Lieutenant Mon-

Novemb. 1687. F

sieur de la Lie servant de Lieutenant, de premier Pilote & d'Enseigne.

Le lendemain second jour du mois de Mars, nous mîmes à la voile & partîmes de Camarrest, qui est une petite rade à trois lieues de Brest, où nous avions mouillé le soir précédent pour attendre la Maligne qui sortit seulement ce jour-là du Port de Brest. & nous passâmes au large avec un vent arrière qui nous fit bien-tôt perdre la terre de vue. Le Mardy 3. vers une heure après Midy, nous rencontrâmes une Flutte Holandoise qui passa sans nous saluer, parce qu'elle n'avoit point de Canon. Le Vendredy 6. nous nous trouvâmes à la hauteur du Cap de Finisterre & avions fait selon l'estime du Pilote cent vingt ou cent trente lieues. Le même jour sur les dix heures du matin, nous rencon-

trâmes une Flutte Angloise, qui ne fit que passer fort près de nous & nous salüer en mettant son pavillon, à quoi nous répondîmes de même en mettant le nôtre.

Le Samedi 7. nous eûmes un vent de Nord-Nord-est qui nous donna un tres-gros temps, jusqu'au Lundy au soir, ce qui nous fit perdre la Loire, une de nos Flûtes, sans sçavoir ce qu'elle estoit devenuë. Le 13. Nous fîmes rencontre d'une Barque Angloise, dans laquelle il n'y avoit que six ou sept homme, elle nous aborda sur les trois heures du soir, comme si elle nous avoit voulu parler, ce qu'elle fit effectivement, & nous apprit qu'elle étoit partie depuis quinze jours de Brisco en Illande, & s'en alloit aux Isles de Madere chargée de harang & de beuf Salé. Elle fut deux jours à nôtre route, jus-

qu'à ce qu'elle se trouva à la hauteur de ces Isles. Le 15. nous découvrismes une Isle nommée Porto Santo, qui est une Isle deserte, & sans autres animaux que des Canards & des Lapins, & nous ne l'approchâmes que de trois lieues. Le 17. Il nous mourut un Matelot. Le 18. Nous découvrismes une des Isles des Canaries nommée l'Isle de Salvago, & ce fut environ sur les sept heures du matin, en étant encore éloignez de 9. à 10. lieues. Le 19. environ à la même heure nous apperçûmes à nôtre horison deux bastimens que nous crûmes Corsaires Saltins. Nous nous séparâmes aussi tost de nostre Escadre pour en aller reconnoître un; mais après avoir couru quelque tems dessus, nôtre Capitaine aimamieux continuer sa route, & fit aussi-tôt revirer de bord, sans avoir esté assez près de ce bastiment pour l'avoir pû seure-

ment reconnoître, mais comme il venoit en dépendant sur nous, il vint passer 5. ou 6. heures après, fort proche de nostre Vaissseau avec le pavillon d'Angleterre, & il passa sans que nous luy donnassions aucunes marques de ce que nous estions. Le vingt nous nous trouvâmes entre l'Isle de Palme & l'Isle de Gomorre, étant à la hauteur de vingt-huit degrez & à près de cinq cens lieuës de Brest. L'Isle de Palme est une fort grande Isles, dont les terres sont fertiles & abondantes en toutes sortes de denrées, habitées en plusieurs endroits par les Espagnols à qui elle est. Le mesme jour fort tard, nous reconnûmes à quelques lieuës de là l'Isle de Fer; il y avoit deux jours que nous estions dans les vents Alisez qui sont des vents qui ne manquent jamais de regner en une pareille saison dans ces passages là. Ils continuèrent à venter si beau &

bon frais , qu'ils nous faisoient faire jusqu'à quatre lieues par heure. Le 22. nous passâmes le Tropique & le 24. notre Capitaine fit mettre la Chaloupe dehors pour aller à bord du Gaillard , à dessein de demander au Commandant s'il pouvoit faire de l'eau au Capvert , à la hauteur duquel nous nous trouvions pour lors , craignant de n'en avoir pas suffisamment pour arriver jusqu'au Cap de bonne Espérance , mais comme il vouloit profiter du vent favorable que nous avions , il ne lui permit point d'y mouiller. Quatre jours après nous eûmes un calme qui nous tint cinq jours. Pendant ce temps - là nous vîmes différents poissons sans en pouvoir prendre aucun. Nous vîmes encore dans ces mesmes parages quantité de poissons volans , & mesme il y en eut quelques - uns qui

donnerent dans nos voiles. Ce sont des poissons de la grosseur d'un Harang, n'ayant que deux nâgoires assez grandes, qui leur servent à nâger dans l'eau, & à voler dehors, pour éviter les Bonnittes & les Requains qui les poursuivent & s'en nourrissent. Ces Requains furent les poissons que nous vîmes le plus souvent. Ils sont fort grands, & extrêmement dangereux pour ceux qui malheureusement se laissent tomber à la Mer, estant bien plus avides de la chair humaine, que de toute autre sorte d'apast, & bien souvent ils emportent une jambe ou la moitié du corps à un homme, lors qu'ils le trouvent dans l'eau, vif ou mort. Le 29. nôtre Capitaine se servant de l'ocasion que lui donnoit le calme, envoya la Chaloupe à bord du Dromadaire, pour porter des Lettres à quelques uns des Officiers

qui nous apprirent dans leurs réponses la maladie de trente ou quarante des leurs, tant Matelots que Soldats, & la perte de deux Matelots qui se noyèrent en manœuvrant, d'un grand coup de vent, que nous eûmes eu le 8. du mesme mois.

Comme il est fort rare dans un endroit comme celuy cy, de s'aquitter des Offices ordinaires que l'on dit dans nos Paroisses pendant la Semaine Sainte, d'une maniere aussi edificante qu'on le fit dans nôtre bord, & que les Officiers les plus anciens dans la Marine, assurent ne l'avoir pas veu depuis qu'ils n'avigent, je croy qu'il ne sera pas hors de propos d'en dire icy quelque chose. Il est vray que nous attribuâmes la plus grande partie de la gloire qui fut rendue à Dieu dans ce saint temps, aux soins particuliers, & aux peines que se donnerent avec un Zele ardent les

Peres Iesuites , que nous eusmes le bonheur d'avoir dans nostre Bord. Pendant toute cette Semaine , nous eûmes exactement tous les jours Sermon , & les Offices ordinaires de ce temps y furent regulierement observez. Le Mercredi , Jeudi & Vendredi Saint nous chantâmes tenebres du Jeudi au Vendredi le saint Sacrement fut exposé pendant vingt-quatre heures ; le lendemain Vendredi , nous eusmes le sermon sur la Passion , par un de ces Peres , avec l'applaudissement de tous ceux du Vaisseau , & le Samedi , & le Dimanche de Pâques , il y eut grand Messe avec la symphonie des Violons , des Hautbois , & Flûtes d'anches.

Le premier d'Avril nous nous trouvâmes à la hauteur de huit degrez quarante minutes , & le calm nous tint dans ce mesme endroit pendant quinze jours. Le 2. nous eûmes visite des Officiers du Droma-

daire, & le 3. Monsieur de Farges General des Troupes qui vont à Siam, vint dîner à nostre Bord. On l'y receut avec toute la propreté & toute la magnificence possible dans un endroit comme celui-cy. L'après-midy se passa au jeu de la Bassette. Le 5. nous prîmes deux fort gros Requains, sur lesquels nous trouvions des poissons attachez, que les Marins appellent Suffets. Ils sont de la grosseur d'une Sardine, & ne quittent point cet animal qu'il ne soit mort. Depuis le 5. iusqu'au 7. nous nous trouvasmes à pic du Soleil, c'est à dire, qu'il estoit si perpendiculairement sur nous qu'il nous fut impossible de prendre hauteur pendant ces deux iours parce qu'à midy, qui est l'heure où l'on prend hauteur, le Soleil ne faisoit aucune ombre, ce qui nous fit sentir de très-grandes chaleurs. Tout l'Equipage en souffrit,

par la soif qu'il ressentoit de ces grandes chaleurs. Le 8. il nous vint un peu de vent, qui nous fit trouver le lendemain à deux degrez une minute du pic. Le 9. nous harponnâmes des Marsoins, qui sont de fort gros poissons. Cet animal est à peu près de la figure d'un cochon, & ceux que nous prenions estoient de deux & trois cens pesant. Il a le sang chaud, & il n'y a guere de difference de sa chair à celle d'un Bœuf. Le lendemain nous prîmes une Dorade, qui est un poisson tout doré, & presque de mesme figure que l'Alose. Il est tres-bon à manger. Le 11. nous découvrîmes à nostre horizon un Vaisseau que les calmes nous empêcherent de pouvoir reconnoître, & tous les vents que nous avions dans ces endroits cy, ne venoient que par coups, & nous obligoient à serrer generalement toutes nos voiles.

Le 19. nous nous trouvasmes sous la Ligne , & Mrs les Marins ne manquerent pas à garder les ceremonies qu'ils ont accoutumé d'observer toutes les fois qu'ils la passent , à l'égard de ceux qui ne l'ont pas encore passée , de mesme qu'ils le font au Tropique, & à certains Détroits. C'est une Ceremonie profane & ridicule , mais inviolable parmy eux. Chaque Nation la pratique diversément , mesme les Equipages d'une mesme Nation ne la pratiquent pas tous d'une mesme maniere. Les François l'appellent Baptême , & voicy la maniere dont elle s'observa dans nostre Bord. On rangea tant à Bas-bord qu'à Scribord , qui sont les deux costez du Vaisseau , des Bailles & des Cuvettes pleines d'eau de Mer , & bordez par des Matelots rangez en haye chacun un seau plein d'eau en main. Ce premier

appareil n'est que pour l'Equipage, c'est à dire, Pilotes, Soldats, & comme tous ceux qui n'ont point passé la Ligne sont obligez sans aucune reserve de recevoir ce Baptême les uns après les autres & essuyant tous ces sceaux d'eau sur leur corps ; il y eut une maniere de le donner proportionnée & convenable aux personnes de distinction qui se trouvaient dans nostre bord, comme estoient Messieurs les Envoyez, Officiers de Vaisseau, Officiers d'Infanterie, & autres Passagers.

Ceux qui sont ordinairement commis pour exercer cette sorte de Comedie, sont quatre des premiers Pilotes suivis de huit ou dix Matelots. Après s'estre barbouillez & revestus de cables, capots, & autres sortes de hardes propres à les rendre ridicules le premier Pilote tenant en main quelque livre de marine ou

de pilotage , fait prester sur ce livre serment à tous ceux qui reçoivent le Baptême, & jeurer hautement qu'autant de fois que l'occasion se presentera d'en baptiser d'autres, ils le feront avec les mesmes ceremonies que l'on observe pour eux ; mais comme leur intention n'est autre que de faire une certaine somme d'argent, on se rachette de ces rafraischissemens , & on reçoit le Baptême en se lavant seulement les mains dans un bassin. Ainsi l'on preste le serment , & l'on paye en mesme temps chacun selon son pouvoir. On commença par Messieurs les Ambassadeurs, mais ce fut chacun dans leur chambre, & non pas au pied du grand mast comme tous les autres. Les Pilotes firent près de vingt pistoles de ce rachat de ceremonie. Le 22. nous harponnâmes un fort gros Marsoin, dans lequel nous trouvâmes un jeune marson-

neau. Nous allions du vent de Nord-est depuis cinq jours, à trois lieues & trois lieues demie par heure.

Le Feudy premier jour de May, nous nous trouvâmes par 13. degrez 33. minutes. Le lendemain le vent devint frais extraordinairement en nous portant toujours à nostre route, ce qui nous donnoit à tous une grande ioye par l'envie que nous avions d'arriver au Cap. Le 30. nostre Capitaine avec quelques uns de nos Officiers s'en allerent à bord du Gaillard, pour joüer à la bassette, & rapporterent cent cinquante écus de gain. Le mesme iour le Pere Tachard avec quelques Iesuites vinrent du Gaillard rendre visite à Monsieur l'Ambassadeur. Le lendemain, onzième du mesme mois, nous eusmes une Eclypse de Soleil, & il fut caché seulement d'un tiers. Le 13. i'allay au Gaillard pour voir Messieurs

les Ambassadeurs Siamois, par l'ordre de Monsieur de la Louberenostre Ambassadeur. Je revins dans nostre chaloupe avec Monsieur de Farges General des troupes, & quatre Officiers, tant du Bord que des troupes, qui vinrent dîner avec nostre Capitaine; on les traita magnifiquement. L'après midy se passa à iouer à la bassette, & nostre Capitaine y fit un gain fort considerable. Le 16. un vent du Sud un quart de Sud nous donna pendant deux fois vingt-quatre heures un fort grost temps qui nous fit perdre la Normande pour deux iours seulement. Le 18. Feste de la Pentecoste, nous nous trouvâmes par les 33. degrez moins 3. minutes, & 600. lieües seulement éloigné du Cap de Bonne - Esperance. Ce mesme jour nous eusmes grande Messe dans nostre Bord avec la Simphonie des violons, & Monsieur

Sebret rendit le Pain benit, ayant eu le chateau du iour de Pasques, ce qu'il fit d'une maniere fort propre. Le 19. il nous mourut un Soldat. Les Pilotes ne nous faisant plus qu'à quatre cens lieues du Cap, le vent se mit à l'Ouest & si frais, qu'il nous faisoit faire près de trois lieues & demie par heure. Le 10. de Juin presque tous nos Pilotes se trouverent à terre, & nous ne la découvrions point encore, mais le 11. sur le Midy, nous commençâmes à la voir, & ce fut pour nous un sujet de joye inconcevable, ayant été depuis cent trois jours à la voile sans toucher terre, & quatre-vingt-dix jours sans la voir. Enfin le mesme jour sur les quatre heures, nous mouillâmes dans la rade du Cap de Bonne-Esperance, & le lendemain nous saluâmes la Forteresse de sept coups de Canons; elle nous rendit le

salut coup par coup. Le Gouverneur nous y a fait mille honnestetez, avec des presens de bœufs, moutons, herbage, & autres sortes de rafraischissemens, dont il a fait present à Messieurs nos Envoyez, & à quelques uns des Capitaines de nostre Escadre. Le 15. Messieurs les Ambassadeurs Siamois allerent à terre pour voir Monsieur le Gouverneur du Fort & en sortant de leur Bord, ils furent saluez par chaque Vaisseau de nostre Escadre de neuf coups de Canon. Le 18. ils vinrent disner à nostre Bord, & lors qu'ils sortirent sur les trois heures après Midy, nous les saluâmes de neuf coups de Canon.

Quoy que cette Relation ait esté envoyée entiere, il est aisé de voir que M^r Masurier l'a écrite à mesure que les choses se sont passées. En voicy la

suite qui a esté faite sur le point du rembarquement au Cap de Bonne-Esperance.

Comme ie vous enuoye separément une Relation de nostre Voyage , il seroit inutile de repeter icy bien des choses en voulant vous apprendre ce qui s'est passé depuis nostre départ de Brest. Nostre navigation a esté la plus heureuse du monde , & nos Pilotes se sont trouvez si inste à leur point , que tout leur erreur n'a pas esté de plus de vingt ou trente lieues, ce qui est fort rare. Le II. de Juin nous arrivâmes à la Rade du Cap de bonne Esperance , où nous mouillâmes le mesme jour sur les quatre heures du soir. Je crois que vous sçavez que ce sont les Hollandois qui sont Maîtres de cet endroit. Ils furent un peu surpris de nous voir arriver six Vaisseaux , n'estant pas accoustumés à en voir un si grand

nombre à la fois, ce qui les a tenus inquiets. & sur leur gardes tout le temps que nous y avons esté. Mr le Gouverneur nous y a receus fort honnestement. Nous y avons trouvé d'assez bons rafraischissemens, & au delà de ce que nous nous étions proposé, tant en herbages, qu'en bœufs & moutons; dont M. le Gouverneur a fait de fort gros presens, & entre autres à nôtre seul Bord, de trois bœufs & dix huit moutons, & huit grandes corbeilles d'herbages. Le reste qui nous a été nécessaire, nous l'avons acheté & fort cherement. La description de cet endroit peut se faire en peu de mots. Ce n'est qu'un Kibagé assez petit, dont les Maisons sont fort basses & fort foibles, basties seulement de brique. La plûpart des Habitans sont Hollandois, & le reste des Negres, A quelque distance de là, dans une es-

pece de prairie, sont les premiers Habitans de ce lieu, qu'on nomme Outantos, qui est, je crois, la Nation du monde la plus infame. Ce sont gens extrêmement noirs, qui n'ont pour vêtement qu'une peau de mouton, & pour maison qu'une cabane de jonc, où ils vivent confusément hommes, femmes, & enfans, ne mangeant que de la viande des Animaux qu'ils trouvent morts d'eux-mêmes. Le Mary pour se rendre agreable à sa Femme se graisse de vieille ordure, & surtout du sang de quelque animal. Ils laissent couler & secher ce sang sur eux. Leurs cheveux, qui sont pareils aux cheveux des Maures, sont frotez d'une certaine composition de noir avec de la graisse, & il pendent quantité de quoquillages, de cloux & de pieces d'airain. Les Femmes, outre les mesmes ornemens

des hommes, ont cela de plas, qu'elles s'entourent les bras & les jambes des boyaux des moutons qu'ils mangent pour s'en servir de nourriture lors qu'elles se trouvent engagées dans les deserts.

J'ay oublié de vous dire qu'en arrivant à la rade du Cap, nous y trouvâmes la Loire, cette Flutie que nous avions perdue dans le coup de vent que nous eûmes par le travers du Cap-vert; il y avoit seulement trois iours qu'elle estoit mouillée dans la rade, lorsque nous y arrivâmes.

Pendant le temps que nous avons esté icy, il s'est fait quelque chasse avec les fils de Monsieur de Farges, General des troupes; il y est aussi venu luy-même. Nous avons tué quantité de gibier parce qu'il s'en trouve extraordinairement dans les endroits où Mon-

Sieur le Gouverneur du Cap nous faisoit mener par des tireurs de volée qu'il nous donnoit. Le gibier que nous y trouvions estoit des Chevreüils & des Gaselles, qui sont des animaux plus gros que les Chevreüils, mais de mesme qualité, des Faisans, Perdrix, & Cocqs de Brüieres en tres-grand nombre. A la derniere chasse que nous fismes avec Messieurs de Farges, nous y prîmes six Chevreüils & trente cinq pieces de gibier, tant en Perdrix, qu'en Faisans ou Coqs de Brüieres.

Comme les Relations des mesmes endroits faites par divers Voyageurs ont toujours quelque chose de different, & que souvent dans un mesme País, les uns font des remarques que les autres ne font pas, & voyent des choses pour lesquelles ces derniers n'ont point de curiosité, j'ay cru vous devoir encore faire part d'une Lettre qui est tombée entre mes

maines , & qui est sur le même sujet que la précédente. Quoy que la matiere n'en soit pas nouvelle , tout ne laissera pas d'en paroistre nouveau. Il ne vous sera pas difficile de connoistre qu'elle est d'un des Peres Iesuites qui sont allez à Siam en qualité de Missionnaires.

A L'ABAYE DE LA TABLE
au Cap de Bonne Espérance , ce 24. Juin 1684.

Huit jours après nostre départ de Brest , ayant doublé le Cap de Finistère , nous essuyasmes une tempeste de deux iours , qui nous mit en si grand danger , que nostre mast estant éclaté par le pied , on eut recours aux prieres , en attachant
une

une Image de nostre Apostre S. Xavier, par l'intercession duquel nous fusmes garantis. J'avouë que ie me crus bien des fois prest à perir. Après cet accident nous eûmes une navigation assez heureuse, & sans les Flûtes de nostre Escadre, Bastimens fort difficiles à la voile, nous serions arrivez près d'un mois plutôt, non-obstant quinze iours ou trois semaines de calme, sous la Ligne. Ainsi nous aurions fait encore plus de diligence qu'au premier Voyage. Le retardement de nos Flustes, qui ne sont point agreables pour ces voyages de long cours, à cause que pour se conformer à leur voiture on est obligé d'aller lentement, nous faisoit croire nostre voyage perdu pour cette année; mais, graces à Dieu, nous commençons à mieux esperer, voila la moitié de nostre course faite, & mesme assez doucement. Je suis
Novemb. 1687. G

dans un bon Vaisseau , & avec de tres-honnestes gens. Dans le beau temps , sur tout sous la Ligne , nous nous rendismes visite de Bord à Bord. Monsieur des Farges est venu souvent nous voir. Nous avons ben ensemble à vostre santé sur les Bords distinguez, aussi bien qu'avec Monsieur Bruant. C'est un homme de cœur , & qui passe pour une des meilleures Testes que nous ayons parmy les Officiers des Troupes. Le séjour du Cap est charmant , & l'établissement des Hollandois y est parfaitement beau. Tout y abonde, la chasse, le poisson , le bled , le vin , les fruits , les legumes , les bestiaux , belles eaux , beaux Iardins , Habitans en fort grand nombre , un Fort regulier de cinq Bastions , & une quantité prodigieuse de gibier. Messieurs nos Officiers en ont rapporté beaucoup en quatre ou cinq fois qu'ils ont esté

à la Chasse. Le Commandeur du Fort , nommé *Vadestes* , amy des François , leur fournissoit quinze ou vingt Chevaux avec des Chiens , & il y a en une grande déconfiture de Gibier. Monsieur du Bruant qui a avancé dans les terres , est enchanté de ce Pays-là. La terre y est admirable , les moutons gros & grands comme des Asnes & des Bœufs , qui ont cela de particulier qu'estant attelés à des Chariots , ils vont aussi viste que les meilleurs chevaux de Carrosse. Les Sauvages Outentos sont les plus infames & les plus laids de toute la Terre habitable. On n'en a pas assés dit dans toutes les Peintures qu'on a faites d'eux. Ils vont tout nus , ne se couvrant que ce que la nature apprend à cacher , & dans le froid ils se servent d'une peau de Mouton ou d'Ours qu'ils mettent sur leurs épaules comme un Manteau.

Ils se frottent de graisse huileuse & puante avec du charbon pilé. & sont hideux à voir & à sentir. Les Femmes ont dans leurs cheveux qui sont comme de la laine de Mouton, noirs & huileux de leur vilaine graisse puante, des coquillages & des jettons de cuivre rouge. Elles entortillent le gras de leurs jambes de boyaux de toutes sortes d'Animaux, & quand ils sont secs, elles en font un regale à leurs Maris les bonnes Festes. Leurs Cases sont basses, couvertes de nattes de jonc. Elles sont sept ou huit femmes avec un homme dans ces Cases. Ils travaillent quelque-fois pour les Hollandois afin d'avoir de quoy se saouler, mais dès qu'ils sont saouls, ils ne veulent rien faire. A douze ans les femmes ont des enfans, & dès qu'ils sont nez, ils courent & grimpent comme de plus grands enfans. Je montay avant hier

sur la montagne de la Table, d'où
 je vis omnia regna mundi. Cette
 expedition est une folie, car il faut
 grimper de rocher en rocher par des
 herbes, & par un chemin le plus
 roide du monde. Il faudroit estre che-
 vreau pour bien monter sur cette
 affreuse montagne. Le chemin est de
 quatre ou cinq heures. Tout est
 Roc plat sur la Table du costé du
 Nord. Ily est sur le Roc une espcce de
 Marais, car ce ne sont que joncs,
 & de l'eau. Le passage de la Mer
 du costé du Nord de l'Isle Robin, est
 beaucoup plus grand que l'autre par
 ou nous sommes entrez dans la
 Baye de la Table. Je vis une
 plus belle Baye & plus grande,
 paralelle à celle de la Table. S'il eust
 fait un plus beau jour, j'en aurois
 tracé une Carte exacte, mais je ne
 pus faire qu'un crayon leger & à la
 hâte. Dans de certains momens je

le décriray plus au net.

Il y auroit bien des choses à vous dire de ce pays , si le temps me le permettoit , aussi-bien que de nostre occupation sur les Vaisseaux. Nous y avons commencé nostre Mission par des Predications frequentes aux Soldats & aux Matelots. Les Officiers y donnent un grand exemple, & les prieres y sont reglée comme dans un Seminaire. Tous les jours au matin on fait la Priere, & l'on dit plusieurs Messes. Nous avons eue le bonheur de la dire tous les jours, hors trois fois que le temps Estoit trop rude. L'après-midy nous estions trois à faire le Catechisme dans trois postes differens. Sur les cinq heures l'on fait la Priere comme dans tous les Vaisseaux du Roy , & à huit heures on chante les Litanies de la Sainte Vierge, & l'on fait faire l'examen de conscience ; après. quoy

nous nous partageons par bandes pour faire dire le Chapelet tout haut aux Soldats & aux Matelots, les Officiers se mettent souvent de la partie, & cela finit toujours par un petit mot qui regarde le salut. Le reste du temps est employé à l'Etude. Le soir & le matin nous avons fait une leçon de Fortification & de Geometrie aux Officiers & aux Cadets qui viennent écrire comme des Eco-liers. On vient me demander mes Lettres, car l'on met à la Voile. J'auray l'honneur de vous écrire dans quatre mois si Dieu nous continuë un vent favorable. L'on nous menace de Mers fort rudes jusques à Bantam; mais de Batavia à Siam, de fort belles. Dieu nous y conduise.

C'est par le Vaisseau la Maligne que l'on a trouvé à propos de renvoyer en France, que je vous écris. J'oubliois une circonstance à vous

remarquer assez essentielle. C'est que la Flûte le Dromadaire qui dans la tempeste du Cap de Finisterre s'estoit separée de nostre Escadre sans que nous l'ayons pu rejoindre, arriva le 9. Juin au Cap deux jours avant nostre Flotte. Les Hollandois alarmez de cette arrivée, avoient mis en délibération de ne leur point permettre de mettre à terre leurs Malades; mais par le respect qu'ils eurent pour les Vaisseaux de Sa Majesté, la chose fut accommodée au contentement des uns & des autres. L'on avoit besoin de trouver un tel azile après une route si longue; car les Equipages & les Soldats estoient malades, & l'air de la terre & les bonnes nourritures les ont remis en fort peu de temps. Nous avons laissé le Pere de Chats au Cap tombé malade depuis nostre débarquement. Il estoit desesperé quand

nous mêmes à la Voile. Ce seroit une grande perte que ce saint Missionnaire.

Je dois ajouter icy qu'on lit dans une autre Lettre écrite par une personne qui a aussi monté au haut de la Montagne dont il est parlé dans celle-cy , que ceux qui avoient entrepris de monter au sommet d'un lieu si élevé , étant environ aux trois quarts de la Montagne , entendirent un fort grand bruit ; & virent tomber des pierres , qui paroissoient plutôt être jettées , que tomber naturellement. Ils s'arrestèrent , & demeurèrent quelque temps incertains s'ils achèveroient leur voyage ; mais enfin la fermeté François l'emporta sur la crainte , & ils poursuivirent leur chemin. Ils trouverent au haut

de ce lieu, un si grand nombre de Singes, qu'on peut dire qu'il y en avoit une armée. Les François commencerent à délibérer s'ils tireroient sur ces animaux, & peut-estre auroient-ils fait une décharge, si l'un d'eux ne se fust souvenu, que quand les Singes voyent leur sang, ils se jettent sur ceux qui les ont blesez, & que les autres, s'il s'en trouve quelque nombre, s'y jettent pareillement. Les Singes se retirèrent en faisant grand bruit, & descendirent par un autre endroit de la Montagne. On trouva aussi sur le haut de cette même Montagne beaucoup d'ossemens de divers Animaux.

- Quoy que ce soit une chose fort extraordinaire de voir des Ambassadeurs de Siam en Fran-

ce , on n'a pas dû néanmoins en estre surpris , puis que sous un Regne aussi merueilleux que celuy du Roy , on ne voit que des choses surprenantes. Quelques honneurs que l'on ait rendus à ces Ambassadeurs , on n'a rien fait au delà de ceux que l'usage a établis , mais estant venus de fort loin , on ne doit pas s'étonner s'ils ont souhaité de voir ce qui ne sçauroit être inconnu à la plusspart des Princes de l'Europe , & des Souverains mesme. Vous sçavez, Madame , que l'usage s'y est étably de venir voir la Cour de France , & faire ses exercices à Paris. Ainsi il se trouve rarement qu'il y ait quelque chose qui n'ait pas été veu par des Ambassadeurs d'Europe. Il n'en estoit pas de mesme de ceux de

Siam, à qui tout ce qu'il y a de rare & de curieux en France devoit estre nouveau. C'est ce qui les a portez à demander à le voir, & comme en l'examinant, ils ont fait paroistre beaucoup d'esprit & de bon goût, on leur a montré avec grand soin tout ce qui meritoit d'estre veu. Ce soin qu'on a eu de satisfaire leur curiosité, a donné lieu à mes quatre Volumes de leur Ambassade, ou tout ce qu'ils ont vû est exactement décrit, & tout ce qu'ils ont dit, marqué jusqu'à la moindre parole. S'il ont charmé tout le monde par leur esprit & par leur honnêteté pendant le séjour qu'ils ont fait en France, l'éloignement des lieux ne leur a rien fait oublier de leurs engageantes manieres. On le peut voir :



Is
Si
ra
de
qu
vo
ils
d'
le
to
C
le
n
A
o
&
ju
o
le
to
o
n
f
u

157
crite
nne-
adu-

Ra-
Ra-
fri,
d à
ntil-
jeste



ave
le jour
vous
nous
nostre
rivez
mes-



par la Lettre qui suit, écrite
par M^r Torf, du Cap de Bonne-
Espérance. En voicy la tradu-
ction tres-fidelle.

L E T T R E.

De Oespra Visadsunt Tora Ra-
jatud le Ocluan Callaja Ra-
jarnaitri Opatud le Occunfri,
Visa Ra Vacha Tritud à
Monsieur Torf, Gentil-
homme de Sa Majesté
Tres-Chrestienne.

L'Affection que vous nous avez
témoignée pendant nostre séjour
en France, nous fait croire que vous
serez bien aise d'apprendre que nous
nous sommes bien portez depuis nostre
depart, & que nous sommes arrivez
heureusement icy, sans que pas mef-

me aucun de nos Serviteurs ait res-
senty la moindre incommodité. Nous
attribuons le bonheur de nostre Na-
vigation aux faveurs extraordi-
naires que nous avons receuës du
tres-grand Roy de France, & la ju-
ste reconnoissance que nous conser-
vons dans nostre cœur, est ce qui
nous a preservez de toute sorte de
danger. Nous ne pouvons assez nous
louër des soins qu'ont pris de nous
Monsieur de Vaudricourt & les au-
tres Capitaines, sur les Vaisseaux
desquels sont embarquez les Man-
darins Siamois. Nous esperons ar-
river dans trois mois à Siam, pour
porter au Roy nostre Maître les
heureuses nouvelles dont nous sou-
mes chargez. Comme nous vous as-
surons que ny le temps ny l'éloigne-
ment ne diminueroient rien de l'af-
fection que nous avons pour vous,
nous vous prions aussi de nous conser-

ver toujours la vostre. Nous écri-
 vons quelques lignes à Monsieur de
 Seignelay, & nous vous prions de
 vouloir bien faire nos civilités
 à Monsieur de Croissy, au Pere de
 la Chaise, à Monsieur le Duc de la
 Feuillade, & à Monsieur le Duc
 de Noailles, à qui le peu de temps
 que nous avons ne nous a pas permis
 d'écrire. Nous vous prions aussi de
 les assurer de la continuation de nô-
 tre amitié, ainsi que toutes les per-
 sonnes qui nous ont donné des mar-
 ques de la leur pendant nostre se-
 jour en France. Nous offrons nos res-
 pects à Dieu, & le prions de vous
 conserver & de vous faire croistre
 en dignité & honneurs. Outre la joye
 que nous en ressentirons, cela sera
 mesme aussi fort avantageux aux
 Siamois qui iront en France dans la
 suite. Nous nous assurons qu'ils trou-
 veront toujours en vous un tres bon
 & fidelle Amy.

Cette Lettre a été écrite au Cap de Bonne-Esperance, le 8. mois & jour premier du décours de la Lune de l'année Pitofa Pasoc de l'Ere 2231. ce qui marque le 24. Juin 1687.

Rien n'est plus spirituel que l'agréable maniere dont ces Ambassadeurs parlent du Roy dans cette Lettre. Ils n'oublient aucune des principales Personnes à qui ils croient avoir obligation, & ils prient Mr Torf, dont ils ont esté tres-satisfaits, & avec qui ils doivent estre plus familiers parce qu'il a toujours esté auprès d'eux, de les assurer de leur reconnoissance. Quoy qu'il paroisse dans cette Lettre qu'ils n'ont pas écrit à Monsieur de Croissy, à cause qu'ils ne croyoient pas avoir tout le temps qui leur estoit ne-

cessaire pour faire une Lettre qui marquast assez la consideration & l'estime particuliere qu'ils ont pour luy, ils n'ont pu néanmoins se résoudre à laisser partir la Fregate qui devoit venir en France, sans écrire à ce Ministre.

Le Roy a donné l'Abbaye de Livry, Diocese de Paris à Monsieur Segulier de la Verriere, ancien Evêque de Nismes, & celle de Brebac à Monsieur l'Abbé du Four, Frere de Monsieur Petit-Bourg, Inspecteur de Cavalerie.

L'Abbaye de Nostre-Dame des Prez lez Troyes, qui estoit vacante par la mort de Madame de Gondrin, a esté donnée à Madame de Laubardemont, Religieuse de l'Abbaye au Bois. Elle est Fille de Monsieur de

Laubardemont , Conseiller d'E-
stat.

Monfieur Dumont, Ecuyer ordinaire de Monfeigneur le Dauphin , a esté pourvû d'une des Charges d'Ecuyer du Roy , vacante par la mort de Monfieur le Comte de Clermont Tonnerre. Rien ne fçauroit égaler l'affiduité de Monfieur Dumont pour le fervice. Il a été élevé Page de la Chambre du Roy , & Monfieur Dumont fon Pere étoit Sous-Gouverneur de Sa Majefté.

J'ay à vous apprendre quelque chofe d'affez extraordinaire, de la mort d'un Mary & d'une Femme , arrivée depuis cinq ou fix femaines dans un Village du Diocèfe de Laon en Picardie. La Perfonne dont je l'ay appris , la fœu du Curé qui

les a assistez l'un & l'autre dans les derniers momens de leur vie. Ils étoient mariez ensemble depuis plus de soixante ans. Le Mary en avoit quatre vingt-sept, & la Femme quatre vingt-cinq. Après tant d'années passées dans une union parfaite, ils sont tombez tous deux malades le mesme jour, & comme ils estoient couchez dans la mesme chambre, & qu'ils s'étoient preparez assez longtemps à la mort, pour l'envisager sans trop de frayeur, le Mary ayant perdu la parole, la Femme qui étoit un peu mieux, répondit pour luy avec les Assistans tandis qu'on lui donna l'Extrême - Onction. Il revint un peu à luy, & la Femme ayant à son tour perdu la parole, il luy rendit le mesme de-

voir de charité dans l'administration de ce mesme Sacrement. Ainsi l'on peut dire qu'il n'y a jamais eu de Mariez qui se soient si bien acquittez des promesses qu'on se fait en se mariant, de s'assister l'un l'autre jusques au dernier soupir. La Femme mourut le soir, & le Mary dans la nuit, & on les enterrez ensemble.

Je vous ay mandé dans ma Lettre d'Octobre ce qui s'est passé le jour de S. Louis a Perigueux. On y fit le Panegyrique du Roy avec celuy de ce Saint, mais ce ne fut point le Pere Voisin Jesuite qui le prononça; comme je vous l'ay écrit; on m'assure que ce fut le Pere Meynard, aussi Jesuite; & Professeur de l'Humanité. C'est un jeune homme fort estimé par

les talens de l'esprit, & qui donne dans sa Compagnie de très grandes esperances.

I'ajousteray à ce que je vous ay dit la dernière fois des Pièces nouvelles de Claveffin, composées par Monsieur le Begue Organiste du Roy, qu'elles se vendent presentement chez Monsieur Lesclop, Faiseur d'Orgues, rue au Maire, proche Saint Nicolas des Champs. Vos amies seront peut-être bien aises de l'apprendre, parce qu'il les envoie dans toutes les Villes du Royaume, où elles ne sont pas moins estimées par la facilité qu'il y a de les apprendre, qu'à cause de leur extrême beauté.

Enfin la nombreuse Armée avec laquelle les Othomans avoient ouvert la Campagne,

se trouve reduite à un nombre de mutins qui ne reconnoissent plus les ordres de la Porte , & qui desolent le pays qu'ils devroient defendre. Le peu d'experience des Turcs dans le métier de la Guerre , joint à leur peu de valeur , a esté cause de leur ruine. La terreur s'est mise parmy eux , ce qui a fait ouvrir les portes des Villes , & la crainte du chastiment ayant succedé , elle a causé une desobeissance , & une espece de confederation , par laquelle ces Troupes mutinées , ont cru qu'elles pouvoient éviter la punition dont leur lâcheté les rendoit dignes. Pendant ce temps-là les Imperiaux ont profité de leur avantage , & presque toute l'Esclavonie s'est renduë. Je n'ay ny Sieges ny Combats à vous dé-

crire , toutes les Places ayant ouvert leurs portes aux Troupes victorieuses. La Transilvanie a fait la mesme chose ; mais avec cette difference , qu'on en laisse la possession à son Prince , pourvû qu'il donne des quartiers d'hiver aux Troupes Imperiales , avec la subsistance dont on est convenu. Ainsi elles se trouveront prestes d'entrer de bonne heure en Campagne l'année prochaine. La terreur a passé jusques à Constantinople , & les peuples ayant commencé à se soulever , il est à croire qu'ils cesseront bien tost d'obeir au Grand Seigneur , de mesme que les Troupes ont cesse de reconnoistre les ordres du Grand Visir.

Je vous envoie le plan de Castelnovo, & je n'y joins point

encore la Relation de ce Siege, qui devoit estre dans ma Lettre de ce mois. Je l'attens de Malthe, avec les noms de tous les Chevaliers qui ont esté tuez ou blesez pendant cette Campagne, ainsi que de ceux qui se sont signalez. La renommée apporte d'abord avec une vitesse extraordinaire les premieres nouvelles d'une grande Expedition; mais il faut beaucoup de temps pour travailler aux détails; & pour les verifier; & quand ceux qui veulent bien se donner ce soin ont achevé, il n'est pas si facile de les envoyer. Il faut traverser des Mers, & l'on est quelquefois deux mois entiers à Venise sans recevoir des nouvelles du Generalissime Morosini qui en donneroit presque

que tous les jours si elles pou-
voient venir par terre. Les der-
nieres ont confirmé la prise de
Misitra, dont je vous parlay am-
plement il y a deux mois, dans
une Relation particuliere, in-
titulée , *Défaites des Armées*
Othomanes par les Armées Chre-
stiennes en Hongrie & dans la Mo-
rée, avec la prise de plusieurs Pla-
ces. Comme celle d'Athenes
vient de reconnoistre la puis-
sance des Venitiens , je vais
vous en faire la description,
ainsi que j'ay déjà décrit *Patras,*
Lepante, Castel Tornese, Corinthe,
Acrocorinthe, & Misitra, dans la
Relation dont je viens de vous
parler.

Athenes est assez proche du
Golfe d'*Engia* , qui fait partie
de la Mer Ionienne. Elle est
Metropolitaine de l'Attique, &
Novemb. 1687. H

170 MERCURE

la plus ancienne Ville de toute la Grece. Le Roy Cecrops en fut Fondateur , Thesée l'agrandit , & obligea les Habitans de la Campagne à s'y établir. La Citadelle est élevée sur un Roc vif , & inaccessible de toutes parts , excepté du costé de l'Occident , par lequel on y entre. Vers le Levant & le Midy les Murailles forment les deux pans d'un quarré. Celles des deux autres costez ne sont pas si regulieres , parce qu'on a esté obligé de s'accommoder à l'irregularité du Roc qui leur sert de fondement. Elle à mille deux cens pas de tour. on découvre au bas de la colline les vestiges d'une muraille fort élevée , qui en entouroit autrefois le pied , & en rendoit l'abord plus difficile. Cette Citadelle

est dans une distance égale de deux éminences , l'une vers le Sud-Ouest & le *Musæum* , qui est de la même hauteur que la Citadelle , & n'en est qu'à une portée de Canon. L'autre est le Mont *Achenius* , où l'on ne peut transporter l'Artillerie pour battre la Ville , ny la Citadelle à cause que le chemin en est trop rude & trop escarpés & que sur le haut il n'y a point de terre ni uny , mais une seule pente. C'estoit où l'on adoroit autrefois la Statuë de Jupiter. La Ville est au Septentrion de la Citadelle qui la couvre entièrement du costé de la Mer , de sorte que les Voyageurs ont lieu de croire qu'il n'y a point d'autres Maisons que celles de la Citadelle. Cela est cause que ceux qui n'ont pas eu la curio-

sité de mettre pied à terre , se sont imaginé que toute la grandeur d'Athenes estoit renfermée dans ce Château. La situation de la Ville est admirable pour la seureté des Habitans, parce que le climat y étant fort chaud , elle se trouve heureusement exposée au Septentrion. On y voit encore un grand nombre d'Antiquitez, du nombre desquelles sont le Temple de la Victoire d'ordre Ionique, dont les Turcs ont fait un Magasin de poudres.

L'Arsenal de Licurgue , d'ordre Dorique, qui sert de Magasin pour les Armées.

Le Temple de Minerve, aussi d'ordre Dorique, dont ces Infidèles ont fait une Mosquée.

La Lanterne de Demosthene qui est aujourd'huy l'Hospice des Capucins.

La Tour Octogone des Vens,
du deſſein d'Andronico Cireſte,
raportée par Vitruve dans ſon
Livre de l'Architecture.

Le Temple de Theſée.

Les Fondemens de l'Arco-
page.

Il y a quatre Moſqueés dans la
Ville, & une dans le Chateau.
La Ville eſt diviſée en huit
quartiers. Elle avoit autrefois
dans ſes dépendances cent ſoi-
xante & quatorze Villages, qui
n'étoient pas moins grands
chacun que la Ville même.
Athenes à eſté l'Ecole de la
Guerre, & de toutes les vertus,
& la Mere des Sçiences ; &
comme cette Ville eſt fort an-
cienne, ſans examiner le temps
de ſa fondation, & de ceux qui
l'ont baſtie, on peut remarquer
en general que le Royaume des

Atheniens commença l'an du monde 2496. & dura 487. ans sous dix sept Rois, dont le premier fut Cecrops, & le dernier Codrus. A ceux cy succederent des Archontes ou Preteurs perpetuels qui exerçoient leur Magistrature tant qu'ils vivoient, il y en eut treize. Le premier fut Medon, Fils de Codrus, & le treizième Alcmeon. Depuis ce dernier, les Archontes n'exercerent plus leurs Charges que pendant dix ans. Ils succederent les uns aux autres au nombre de sept; après quoy ces mesmes Archontes furent rendus annuels. Dracon, qui l'estoit l'an 136. de Rome, établit des Loix si severes pour ses Citoyens, que leur excessive rigueur fit dire à l'Orateur Demades, qu'elles avoient esté

écrites avec du sang. Solon, Archonte après luy, en fit de plus douces qui établirent le gouvernement populaire. Pisistrate ayant usurpé la souveraineté d'Athenes, Hippias & Hipparque ses Fils luy succederent durant quatorze ans. Le dernier fut tué par une faction opposée, & Hippias qui se vit chassé d'Athenes, appella les Perses. Ils perdirent la Bataille de Marathon, & dix ans après ils furent encore défaits à la Bataille Navale donnée près de l'Isle de Salamine. Ces avantages que les Atheniens remporterent sur eux, rendirent leur Republique très-florissante. Lyfander, General des Lacedæmoniens, prit Athene, dans la Guerre du Peloponèse, & l'on y établit trente Tyrans qui furent chassés par Thra-

fibule , & par quelques autres , Athenes souffrit sous Alexandre le Grand , & sous quelques-uns de ses Successeurs. Demetrius luy rendit sa liberté , & piqué ensuite de l'affront que luy firent les Atheniens , en refusant de le recevoir après la perte de la Bataille d'Ipsus en Phrygie , il assiegea leur Ville , & un an après l'avoir investie , il la prit sur Lachares Athenien , qui s'en estoit rendu le Tyran. Après cela elle secoüa le joug des Macedoniens , & subsista encore avec gloire par la protection des Romains. Sylla la prit sur un de ses Citoyens nommé Aristion , qui s'en estoit aussi rendu le Tyran , & l'abandonna au pillage. Malgré son malheur , la reputation qu'elle avoit pour les Sciences , y at-

tira encore les Doctes , & le concours de ceux qui y vinrent , fut ce qui la rétablit. Elle se déclara pour Pompée, & César qui estoit en droit de l'en punir , après avoir gagné la Bataille de Pharsale , luy pardonna en prononçant ces paroles si celebres dans l'Histoire. *Que les Atheniens meritoient de ressentir les effets de son indignation , mais qu'en consideration du merite des Morts , il faisoit grâce aux Vivans.* Auguste , & les Empereurs suivans, eurent de grands égards pour Athenes , qui fut prise par les Scythes sous le regne de Galien. Clebde me d'Athenes , & Athenée de Bisance , les en chasserent. L'Empereur Justin tâcha de la rétablir dans le siximé siecle, & depuis ce temps là, l'Histoire

H 5

n'en dit presque rien pendant sept, cens ans. Baudouin IX. du nom , Comte de Flandre, ayant esté couronné Empereur de Constantinople en 1204. les Croisez qui avoient eu part à la prise de cette Ville, divisèrent les Estats des Grecs entre eux, & Geoffroy de Villehardouin eut Athenes & l'Achaïe. Baudouin assiegea Athenes inutilement en ce temps-là, & Boniface l'emporta peu de temps après. Depuis, le Duché d'Athenes passa dans la Maison de la Roche, Guillaume de la Roche, Duc d'Athènes, & Sire de Thebes, étant mort vers l'an 1300. sa Fille ou sa Sœur porta ce Duché à Hugues de Brienne, Comte de Brienne & de Lichés. De ce mariage

vint Gautier V. Pere de Gautier V I. Comte de Brienne & de Liches, Duc d'Athenes & Connestable de France tué en la Bataille de Poitiers, en 1356. sans avoir laissé de posterité. Cependant les Arragonnois usurperent le Duché d'Athenes, & après diverses revolutions, Rainier Acciaoli de Florence, s'en rendit Maistre & le ceda aux Venitiens. Antoine, Bastard de Rainier, s'y rétablit, & c'est sur son Successeur que le redoutable Mahomet II. Empereur des Turcs, prit Athenes en 1455. Elle est une des deux cens Villes que ce Sultan enleva aux Chrétiens. Depuis ce temps-là, elle estoit toujours demeurée au pouvoir des Infidelles. Vector Capella l'avoit surprise en

1464. mais comme il ne put emporter le Chasteau , il fut contraint d'abandonner sa Conqueste.

Le lendemain de la Saint Martin , on fit l'ouverture du Parlement en la maniere accoutumée. La Messe fut celebrée dans la Grand'Salle du Palais par Monsieur l'Evesque de Xaintes , & chantée par plusieurs Chœurs de Musique. Tout le Parlement s'y trouva en Corps , & en Robes rouges , & cette Ceremonie estant achevée , il se rendit dans la Grand'-Chambre avec l'Evêque qui avoit officié. Ce Prelat leur fit un Compliment , & fit en mesme temps l'Eloge de la Justice. Il dit qu'elle étoit le cœur le bras , & l'Esprit de Dieu , & s'estendit fort sur ces trois points. Il alla ensuite dis-

ner chez Monsieur le Premier President. Les Conviez s'y trouverent en grand nombre, & le Repas fut fort magnifique. Depuis ce jour jusques au premier Lundy d'une semaine sans Feste, le Parlement n'entre point, ce qui s'estant rencontré le Lundy 24. de ce mois, les Audiencies recommencerent. Ce jour-là est appelé *Jour des Harangues*, parce que Monsieur le Premier President, & Messieurs les Avocats Generaux en font chacun une. L'Assemblée y est toujours fort nombreuse, & cela vient de ce que la plupart de Messieurs les Ducs & Pairs, qui ont tous Seance au Parlement, y sont attirez par le plaisir qu'ils font leurs de recevoir de ces Harangues. Il s'y trouve aussi beaucoup de

personnes de qualité ; & l'affluence du Peuple du premier ordre y est toujours grande ; Quoy que toutes les fois que Monsieur l'Avocat General Talou a parlé il ait toujours charmé son Auditoire, on dit qu'il s'est attiré cette année des applaudissemens extraordinaires. Il a fait l'Eloge de la Moderation, ce qui luy a donné lieu d'entrer dans les différens états de la vie, où elle est le plus nécessaire, & de parler ensuite de ceux qui l'ont fait paroître dans le plus haut degré. Vous jugez bien qu'il prit occasion de s'étendre sur la Moderation du Roy. La matière estoit ample & belle, & l'on ne doit pas s'étonner qu'estant traitée par un si grand Orateur avec une éloquence admirable,

le bruit s'en soit répandu le jour
mesme dans tout Paris.

Je vous ay souvent parlé de
Madame de Venelle, Sous-
Gouvernante de Monseigneur
le Duc de Bourgogne, & je
vous apprens aujourd'huy sa
mort, arrivée après une mala-
die de peu de jours. Elle avoit
esté Gouvernante des Nieces
de feu Monsieur le Cardinal
Mazarin. Je ne vous dis rien
de son merite ny de sa vertu ;
quand on est choisi pour l'ins-
pirer aux autres, on doit en
avoir beaucoup.

- On a commencé à jouer icy
un *Opera* nouveau, intitulé
Achille & Polixene. L'ouverture,
& le premier Acte sont de la com-
position de feu Monsieur de
Lully, & c'est le dernier Quatre-
ge-de-Musique qu'il ait fait.

avant sa mort. Le Prologue & les quatre derniers Actes ont esté composez par Monsieur Colasse , l'un des quatre Maîtres de Musique de la Chapelle du Roy , & Eleve du même Monsieur de Lully. La Piece est de Monsieur Capistron , qui a fait l'Opera d'*Acis* & de *Galatée* , & l'Idille qui fut chanté à Ancy pour le divertissement de Monseigneur le Dauphin , & que je vous envoyay il y a quelques mois. Quoy que Monsieur Capistron ait fait beaucoup d'autres Ouvrages considerables , je ne vous nomme que ces deux-là , parce que s'agissant icy d'*Opera* , je dois vous le faire connoître par les Pieces de sa façon , qui ont esté mises en Musique. Je vous envoie ce dernier *Opera* imprimé , & comme

vous en pourrez juger par vous-mesme en le lisant, je n'ay rien à vous en dire. Je l'ay écouté avec grande attention, & si je vous expliquois ce que j'en pense, il sembleroit que je voudrois prévenir les sentimens de ceux qui lisent mes Lettres, & empêcher que l'on n'en jugeast autrement que moy, il y auroit trop de vanité à cela. J'ay sujet de me défier de mes lumieres, & suis fort persuadé qu'il y a beaucoup de gens plus éclairés que je ne le suis. Quant à la Musique, & au spectacle que vous ne pouvez entendre ny voir, il faut vous en dire davantage. Néanmoins je parleray peu de la Musique, parce qu'elle n'a pas un point fixe de bonté comme beaucoup d'autres choses. Le

dernier de ceux qui travaillent en Musique, compose souvent selon les regles ainsi que le plus habile, & c'est ce qui est pres-, que general dans toutes sortes d'Arts. Cependant il ne s'en suit point que leurs Ouvrages soient également beaux. Tous les hommes sont composez des mesmes parties, & quoy que chacun ait tout ce qui est necessaire pour former le corps humain; on ne scauroit dire que tous les hommes soient d'une égale beauté. On trouve des traits plus reguliers dans les uns que dans les autres; il y a des beautez blondes; & des beantez brunes; il y en a de vivés & de languissantes, & parmy tout cela il se rencontre toujours un certain je ne scay quoy qui frappe dans celles qui

sont les moins parfaites. Toutes ces différentes beautés sont aimées selon le goût de ceux qui les voyent. Il en est de même à l'égard de la Musique. L'un veut du vif, l'autre veut du languissant, l'un veut rire ; l'autre veut pleurer, & cela est cause que chacun juge de la beauté d'un Ouvrage de Musique selon que cet Ouvrage est conforme à son goût. Ainsi quoy que je puisse dire de la Musique de Monsieur Colasse, ce que j'en dirois ne seroit pas généralement reçu, & un particulier ne doit jamais donner son sentiment pour règle sur une chose dont on peut juger si différemment. Je puis dire pourtant à l'avantage de Monsieur Colasse, qu'il est presque impossible qu'un homme

qu'on a trouvé assez habile pour remplir une des quatre places de Maître de Musique de la Chapelle du Roy, & qui a demeuré pendant plusieurs années avec le fameux M. de Lully, n'ait pas beaucoup de ses manières, & ne fasse pas de belles choses. Aussi je vous diray, qu'il y en a dans son Opera, & qu'elles ont esté applaudies des Connoisseurs. Le reste du spectacle est de Monsieur Berrin, dont je vous ay tres-souvent parlé. Plusieurs *Opera*, les Carroufels, les Illuminations de Versailles, la Feste de Seaux, & mille autres choses de cette nature, luy ont acquis tant de réputation là-dessus, & l'ont rendu si habile, qu'il ne fait rien qui ne soit d'un tres bon goust. C'est ce que l'on a trouvé dans les habits de l'Q.

pera d'Achille & de Polixene, qui ont reçu un applaudissement universel. Ils ont paru fort riches, tres-bien entendus, & suivant le caractère des Personnages.

Je reçois presentement une Liste des Chevaliers de Malthe qui ont esté tuez ou blesez au Siege de Castelnovo, & je vous l'envoye sans avoir le temps de vous en rien dire davantage.

LE IOUR DU DEBARQUEMENT

3. Septembre à Castelnovo
en Dalmatie.

Monsieur de la Brillane, mort
de ses blessures. *Provence.*

Monsieur Richebourg, mort
France.

Monsieur Barrin, mort. *France.*

Monsieur Loumieres , blessé
d'un coup de Mousquet au
bras. *Provence.*

Monsieur Belaccüil , blessé
d'un coup de mousquet à l'es-
paule. *Auvergne.*

Monsieur Carraffe, blessé à la
jambe. *Italie.*

LE 4. SEPTEMBRE.

Monsieur Ventury , blessé
d'un coup de Canon au talon.
Italie.

LE 8. A LA PRISE D'✓
Poste près du Chasteau.

Dom Bernardino Noira ,
mort. *Espagne.*

Monsieur Castellane , mort.
Italie.

Monsieur Bourguéry , mort.
Italie.

Dom Joseph Dolx , mort.
Espagne.

Monsieur Seseval , mort.
France.

Monsieur Seires, blessé à la
teste. *Provence.*

Monsieur Lusignan , blessé
aux costes. *France.*

Dom Tibursio Dolx , blessé
à la cuisse. *Espagne.*

Monsieur Javon, blessé à l'œil.
Provence.

Monsieur Roquespine, blessé
à la jambe. *France.*

Monsieur Carnerala , blessé
à la teste. *Italie.*

Monsieur Sarraciny, blessé au
visage. *Italie.*

Monsieur Marcelane , blessé
à l'épaule. *Italie.*

Monsieur Gramont , blessé à
la teste. *Auvergne.*

Monsieur Duché S. Julien,
le bras cassé. *Auvergne.*

192 M E R C U R E

Monsieur Medecy , blessé à
la main. *Italie.*

Monsieur Vicarij , blessé au
bras. *Italie.*

Monsieur Falconcery , blessé
à la cuisse. *Italie.*

LE 19. A LA T R A N C H E.

Monsieur Zondodari , mort
de ses blessures. *Italie.*

Le 28. à l'Assaut.

Dom Emanüel Bru , mort,
Espagne.

Monsieur Clospac , blessé de
deux coups de mousquet.
Allemagne.

Monsieur Chenau blessé de
deux coups. *Allemagne.*

Monsieur du Terrail , blessé
au corps. *Auvergne.*
Mon

Monsieur Glandenez, blessé
à l'espaule. *Provence.*

Monsieur la Varenne, blessé
à la teste. *Auvergne.*

Monsieur d'Ocquincourt,
blessé au ventre legerement.
France.

Parmy les Chevaliers que
je vous nommay dans ma
Lettre de Juin, lorsque je vous
parlay de leur départ, j'em-
ployay dans la Liste Monsieur
le Chevalier de la Heraine,
au lieu de Lescheraine. Il est
aisé de se tromper à des noms
propres que l'on neglige sou-
vent de bien écrire. Ce Che-
valier est Fils de Monsieur le
Marquis de Lescheraine, Com-
mandant en Savoye.

Le Pape a distribué tous les
Novemb. 1687. I

Benefices vacants aux Cardinaux de la dernière Promotion , & Monsieur le Cardinal Ranuzzy, Nonce en France, a eu l'Archevesché de Bologne , lieu de sa naissance , qui vaut quarante-cinq mille livres de rente. Cela marque la satisfaction que Sa Sainteté a reçue de sa conduite. Comme il est extrêmement estimé icy , chacun s'empresse à luy faire compliment.

Le 9. de ce mois Monsieur l'Archevesque de Sens avoit deux Cloches à l'Hôpital Royal de la Charité d'Avon, lez - Fontainebleau. Monseigneur le Dauphin a esté le Parrain de l'une , & Madame la Dauphine la Marraine. Ils visiterent ensuite les pauvres

Malades à chacun desquels ils firent distribuer deux Louïs d'or. Madame la Duchesse fut la Marraine de la seconde Cloche, & Monsieur le Duc du Maine, le Parrain.

Les Algeriens qui ont esté jusqu'icy redoutables à toutes les Nations sur lesquelles ils peuvent pirater, sont dans une crainte, & dans une surprise où ils ne se sont jamais vûs, puis qu'il n'y a quetres-peu de temps qu'ils n'avoient point encore de nouvelles des vingt-six Vaisseaux qu'ils ont en Mer. Leur désolation aura esté grande, quand ils auront appris que les Vaisseaux du Roy en ont pris près de la moitié, ce qui est pour eux une perte si confi-

derable , qu'il est impossible qu'ils s'en relevent que par une longue suite d'années de Paix avec la France. Ce dernier Vaisseau que Mr d'Anfreville leur a pris se nomme *le Rosier*. Il estoit armé de quarante pieces de Canon. Monsieur d'Anfreville le découvrit sur le Cap de Corse fort près de terre, & ayant apprehendé de le faire échouer, il feignit de fuir à force de Voiles , laissant toujours un câble dans la Mer. L'Algerien le crut Levantin , & il luy donna la chasse , mais lors qu'il l'eut reconnu , il tâcha de se sauver. Ce fut inutilement , il estoit trop près. Monsieur d'Anfreville l'approcha, le canonna , le démâta , & s'en

rendir Maître. Le Commandant de ce Vaisseau estoit un Renegar Flamand qui s'est converty. Ainsi, outre l'avantage que le Roy remporte sur les Ennemis, il a encore la satisfaction de rendre des Ames à Dieu.

Un Vaisseau Marchand nommé *le Belisani*, qui revenoit d'Alexandrie en Egypte, & qui estoit tres-richement chargé, s'est deffendu contre un gros Vaisseau d'Alger, & après l'avoir fort maltraité il est arrivé à bon Port.

Ceux qui ont expliqué la premiere Enigme du dernier mois sur *l'eau de la Reyne de Hongrie* qui en estoit le vray mot, sont Messieurs Boucher, ancien Curé de Nogent le Roy; Ma-

riel , Maître à chanter à Caën ;
 le Fiscal du Pays Butois ; le plus
 jeune Commis au Greffe Cri-
 minel du Parlement ; l'Homme
 à l'esprit droit , de la rue de
 l'Arbresec ; Tircis , fiedle d'a-
 mour ; Mademoiselle Viole ,
 de la rue Beaubourg ; la Dame
 Franco Batave , à l'Anagramme ,
Pure image de vertu ; La Déesse
 Loüise Lucie de Surinam ; l'ai-
 mable Darite , de la vieille rue
 du Temple ; la belle Margueri-
 te , de la rue de Joüy ; l'aimable
 Lolotte de Picardie , la Carpe
 de la Riviere du Cher.

La seconde, dont le mot étoit
la Fraise , a esté expliqué par
 Monsieur du Val de l'Hermi-
 ne , cy-devant Gentilhomme
 ordinaire de la Maison de Mon-
 sieur ; Tamiriste , de la rue de la

Cerifaye ; & le Conquerant
fans bruit.

Monfieur Hutuge d'Orleans
demeurant à Mets , & le Fidel-
le Fanchon & fa belle Comme-
re , ont expliqué l'une & l'autre
dans leur vray fens.

Je vous en envoie deux
nouvelle. L'Auth eur de la pra-
miere n'a voulu fe faire con-
noître que par le nom de la
Carpe de Riviere du Char. La
feconde eft de Monfieur Di-
geon de la Fontaine des Blancs-
Manteaux.

ENIGME.

D'*Vn affemblage heureux plus
rare qu'on ne penfe
l'ay toujours tiré ma naiffance ;
Les Elemens en ont efté de par :*

*On souvent au Soleil la chaleur la
plus forte ,*

*Mais du sage Ouvrier ménagée
avec art ,*

M'a donné le corps que je porte.



*Ceux qui font plus d'estat de la sin-
cerité ,*

N'aiment pas ma simplicité ,

*Car moins j'en ay , plus on dit que
j'éclate.*

*Mais aux gens moins fardez je puis
le disputer ;*

*Car en parlant aux Rois si quelque-
fois je flate ,*

Je n'ay pas dessein de flater.



*Du fond d'un antre obscur où je fais
ma demeure ,*

*Le Sçevant me tire à toute
heure ,*

Et me contraint d'obéir, à ses loix..

GALANT.

201

*Sans chagrin j'obéis, car ce qui me
console,
B'est que sans avoir eu l'usage de la
voix,
Il m'inspire de la parole.*



*Instrument innocent de cent mille
procès,
I'en fais connoître le succès,
Sans avoir pu connoître la jus-
tice.
Le couche sur un champ aussi blanc
que du lait,
C'est là que quelquefois par un noir
artifice
Le défait celui qui m'a fait,*

AUTRE ENIGME.

I*E suis un arbre vain sur qui rien
ne sèmeille,
Qui porte mes rameaux toujours de
haut en bas,*

I 55

*En tout temps dépouillé & de fruit
& de feuille ,
Aussi d'un tronc aride ils sortent en
un tas.*



*Je suis utile à tous , écoutez mon
usage ;
J'entre & sors tous les iours de la
chambre du Roy ,
Chassant tous les obiets qui bouchent
mon passage ,
Et fais qu'on peut danser proprement
après moy.
Sans moy le petit peuple aimant peu
la sagesse ,
Oublieroit son devoir , & l'auroit
negligé ;
Ainsi dans tout estat , mesme dans
la vieillesse ,
Chacun doit à mes soins se tenir
obligé.*

Voicy un second Air nou-

veau, qui ne vous plaira pas
moins que le premier, qui a
esté mis au commencement de
cette Lettre.

AIR NOUVEAU.

Aimer une Beauté severe
Sans espoir de guerir son amoureux
tourment,
C'est le vray caractere
D'un malheureux Amant.
Ah, s'il faut que l'Amour nous
entraîne!
S'il faut brûler, s'il faut lan-
guir,
Du moins choisissons une chaisne
Qui traîne après soy le plaisir.

Je ne puis fermer ma Let-
tre sans vous parler encore une

fois des affaires des Turcs. Ils ont tres-mal défendu Athenes dont je vous ay déjà parlé, sans vous rien dire de ce qui s'est passé à la prise de cette Place. Aussi n'y a-t-il guere de détail à en faire, puis qu'il n'a presque pas esté besoin d'un Siege dans les formes, & qu'elle s'est renduë presque aussi-tôt qu'elle a vû l'Armée Venitienne devant ses portes. La Garnison, qui estoit des plus nombreuses, s'estant retirée dans le Chasteau, fit paroistre une tres-forte resolution de se défendre. Cependant les Bombes ayant mis le feu dans le Magasin du Chasteau, elle perdit tout à coup la fermeté qu'elle avoit montrée, & se rendit, à condition que cha-

que Soldat emporteroit tout ce qu'il pourroit porter. Elle fut conduite à Smirne , avec les Turcs naturels habituez dans le país ; mais il en resta plus de six cens qui demanderent à se faire Chrestiens , ce qui est un tres-grand avantage pour la Religion , & doit faire benir les armes des Venitiens. Il semble que les Othomans soient insensibles à ces pertes , & qu'ils ne soient touchez que de celles qu'ils font en Hongrie. Ils se flatterent qu'il leur sera aisé de reprendre ce que les Venittens ont conquis ; mais ils disent qu'ils auront de la peine à faire la même chose en Hongrie. Il est constant que le Grand Seigneur s'est retiré de Constantinople. On le croit à Burse , mais on

n'en a pas une entière sécurité. On dit que le Bacha Osman qui commande les Troupes mutinées qu'on fait monter à dix ou douze mille hommes, marche vers Constantinople pour demander la teste du Grand Seigneur, & du Grand Visir, & qu'il desole tous les lieux par où il passe, ce qui ruinera beaucoup le Pays, & l'empêchera de fournir des vivres pour la Campagne prochaine. L'Aga des Janissaires est plus en deçà, & commande le peu de Troupes qui restent, mais la foiblesse, & la terreur de ces Troupes, le manque de toutes choses depuis la bataille de Harfa; les Seditions de Constantinople qui les privent de tout secours, & même d'ordres pour ce qu'elles ont à faire, les

rendent non seulement inutilles , mais y causent une telle desertion, qu'il vaudroit mieux qu'elles ne fassent point en Corps , parce que les Deserteurs portent l'effroy dans tout l'Empire Othoman, ce qui peut estre cause de son entiere ruine. On assure que le Grand Seigneur n'a point trouvé d'autre expedient pour avoir des Troupes capables de le deffendre contre les Mutins, que de faire revenir celles qui s'opposent aux Polonois , & de demander du secours aux Tartares. L'Empereur s'est prudemment servy d'un temps si favorable pour faire couronner l'Archiduc son Fils Roy de Hongrie. Je vous parleray le mois prochain de tout ce qui se sera passé dans cette cere-

monie. Il semble que les affaires des Othomans ne soient dans le mauvais estat que je viens de vous marquer, que pour donner de la gloire au Comte de Tekely, & pour faire parler de luy. Il ne perd point courage, & s'il estoit dans un bon party, on ne pourroit luy refuser de l'estime. Il fait luy seul plus que tout l'Empire Othoman, sa teste & son bras agissent toujours; il continuë d'avoir des intrigues en Hongrie, & il ose paroistre avec un Corps de Troupes, pour tenter le secours des Places qui en auront le plus de besoin.

On parle d'un mariage qui sera peut-estre fait avant que vous receviez ma Lettre. Monsieur le Comte de Tonnerre, premier Gentilhomme de la

Chambre de Monsieur , doit épouser Mademoiselle de Manevilette , Fille de feu Monsieur de Manevilette , Secrétaire des Commandemens de Son Altesse Royale. Elle est belle , bien faite , & elle a beaucoup de bien. Avec tant d'avantages de la nature & de la fortune , il n'y a personne à qui l'on ne puisse plaire. Monsieur le Comte de Tonnerre est d'une très-grande naissance. Je vous ay si souvent parlé à fond de sa Maison , que je ne vous en diray rien aujourd'huy. Il est magnifique & gaïant ; il a de la vivacité , de l'esprit & du cœur. Tout cela est fort connu , & il n'est pas besoin d'en donner de preuves pour le faire croire. Toutes ses actions le marquent tous les jours & son courage a

paru dans les dernières Campagnes qu'il a faites , où il a esté blessé en s'exposant aux perils les plus évidents.

Puis que l'Article de Moli-nos , dans ma dernière Lettre, vous a paru curieux , j'espère vous envoyer dans celle du mois prochain , une exacte & véritable Relation de son Procès. Vous aurez avant ce temps la Comedie du *Chevalier à la Mode* , qu'on m'assure devoir estre débitée vers le cinq ou sixième de Décembre. Plus on voit cette Piece, plus on la veut voir. Elle a esté jouée à Versailles deux fois en huit iours , & l'on parle de l'y représenter une troisième fois. Il ne faut point d'autre marque de la bonté d'un Ouvrage , puis qu'il est certain que la Cour a un cer-

rain bon gouſt qui ne ſe trouve
point ailleurs , non pas meſme
parmy les Perſonnes qui ont
le plus de ſçavoir & le plus d'eſ-
prit. Je ſuis , Madame , voſtre ,
&c.

A Paris, ce 30. Novembre 1687.

*J'ay oublié de marquer qu'on s'eſt
trompé en mettant dans le dernier
Mercure que Monsieur de la Ber-
thiere eſtoit Precepteur de Monsieur
le Duc de Chartres ; il eſt Sous Gou-
verneur de ce jeune Prince,*



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à
Chaville le 18. Juillet 1683: Signé, Par
le Roy en son Conseil l'unquiesme Il est
permis à I. D. Ecuyer, Sieur de Vizé de
faire imprimer tous les Mois un Livre in-
titulé **MERCURE GALANT**, contenant
plusieurs Pieces, Relations, Histoires Avan-
tures, & autres-Ouvrages historiques, cu-
rieux & galans, pour la satisfaction de
notre cher & tres amé Fils LE DAUPHIN,
pendant le temps & Espace de dix années
à compter du jour que chacun desdits
Volumes sera achevé d'imprimer pour la
premiere fois: Comme aussi défenses sont
faites à tous Libraires, Imprimeurs Gra-
veurs & autres, d'imprimer graver & de-
biter ledit Livre sans le consentement de
l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny
Planches servant à l'ornement dudit Livre
mesme d'en vendre separément, & de donner
à lire ledit Livre; le tout à peine de six
mille livres d'amende contre chacun des
contrevenans, & confiscation des Exem-
plaires, contrefaits; ainsi que plus au long
l'est porté audit Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté le 14.
Septembre 1683.*

Signé ANGOT, Syndic.

Et ledit Sieur I. D. Ecuyer, Sieur de
Vizé, a cédé & transporté son droit de
Privilege à Thomas Amaury, Libraire à
Lyon, pour en jouir, suivant l'accord fait
entre'eux.

Avis pour placer les Figures.

L'Air qui commence par ,
J'aimois Iris, je l'aimois tendre-
ment., doit regarder la page 70

Le Plan de Castelnovo, doit
regarder la page. 157

La Chanſon qui commence
par, *Aimer une Beauté ſevere*, doit
regarder la page 205

